

Saint Théophane le Chronographe et ses rapports avec saint Théodore Studite.

I. Les sources. — II. La famille de saint Théophane et celle de saint Théodore. — III. Parenté de l'impératrice Théodote avec Théodore. — IV. Parenté de l'impératrice Zoé Carbonopsine avec Théophane. — V. Théophane et Théodore sont contemporains. — VI. Position du monastère de Théophane. — VII. Position du monastère de Théodore. — VIII. Théophane dans la correspondance de Théodore. — IX. Théophane, parrain monastique de Théodore. — X. Théophane et Théodore divisés dans l'affaire moechienne. — XI. Passages de la Chronographie peu favorables au Studite. — XII. Théodore et Théophane en face de l'iconoclasme. — XIII. Année de la mort de Théophane. — XIV. Son emprisonnement durant les deux années précédentes. — XV. Ses derniers jours et lettres de Théodore sur sa mort. — XVI. Tombeau de Théophane et son monastère de Grand Champ. — XVII. Mégalo, femme de Théophane. — XVIII. Le surnom et le grand renom de Théophane. — XIX. Conclusion.

I.

Saint Théophane le Chronographe est moins connu que sa «Chronographie». Voici trente ans à peine que M. Alfred Rambaud, ce maître de la science historique, pouvait encore se méprendre sur lui au point de l'identifier avec saint Théophane Graptos¹⁾. Depuis, il est vrai, la personnalité du moine écrivain a dépouillé quelques unes des ténèbres qui l'enveloppaient. Réédité par M. C. de Boor²⁾, son ancien dossier

1) A. Rambaud, Constantin Porphyrogénète, p. 55.

2) C. de Boor, Theophanis Chronographia, II, 3—30.

biographique est devenu plus familier aux byzantinistes. Il comprend, comme on sait, la Vie due ou attribuée à Syméon Métaphraste¹⁾, le panégyrique écrit par Nicéphore le Blakhernite²⁾, et la notice historique de l'office³⁾. D'autre part, quelques sources d'information enfouies jusque-là dans les manuscrits ont vu le jour. M. C. de Boor a donné le branle en livrant au public un petit synaxaire⁴⁾. Peu après, M. K. Krumbacher a successivement publié un panégyrique du *protoasecretis* Théodore⁵⁾ et une Vie anonyme⁶⁾. De son côté, M. M. Gédéon a tiré de l'Athos une autre Vie⁷⁾, également sans nom, qui me paraît être un pâle abrégé de la biographie encore inédite composée par le patriarche Méthode⁸⁾. Les travaux n'ont pas manqué, on le voit, autour du Chronographe. Et pourtant, malgré les publications faites et les progrès accomplis, il est universellement avéré que nos connaissances à son endroit restent encore incomplètes.

J'ai eu l'occasion ces temps derniers de me rencontrer, sans le vouloir, avec saint Théophane le Chronographe. Tandis que je recueillais les éléments d'une petite étude chronologique sur quelques saints iconophiles du IX^e siècle, plusieurs données me sont tombées sous les yeux qui se rapportent à lui très directement, qui éclairent certains

1) C. de Boor, op. cit., II, 3—12. Je citerai cette vie sous le nom de Syméon Métaphraste et d'après l'édition de Migne, P. G., CXV, 9—29.

2) C. de Boor, op. cit., II, 13—27. Je citerai ce panégyrique également d'après l'édition de Migne, P. G., CVIII, 18—45.

3) C. de Boor, op. cit., II, 28—30. Cette notice, pour plus de facilité, sera citée sous la rubrique Anonyme A et d'après l'édition de Migne, P. G., CVIII, 49—52.

4) Op. cit., II, 30.

5) Ein Dithyrambus auf Theophanes Confessor, dans les Sitzungsber. d. philos.-philol. und d. hist. Cl. d. K. bayer. Akad. d. Wiss., 1896, p. 583—625. Le panégyrique proprement dit occupe les pages 608—618.

6) Eine neue Vita des Theophanes Confessor, dans la même publication, 1897, p. 371—399. L'auteur de cette Vie, dont le texte grec occupe les pages 389—399, sera pour nous l'Anonyme B.

7) Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον, p. 288—293. Ce sera notre Anonyme C.

8) La Vie publiée par M. M. Gédéon, trouvée dans le codex 23 de Koutloumoussi, et la Vie écrite par le patriarche Méthode, partiellement contenue dans le codex 159 de la Bibliothèque synodale de Moscou, ont le même *incipit*. Une Vie également de même *incipit*, attribuée au patriarche Michel, est signalée par le Synaxariste comme se trouvant au monastère des Ibères. Malgré ce début identique, il faut distinguer au moins deux rédactions, car un passage extrait par M. Krumbacher du manuscrit de Moscou ne se retrouve point dans le texte édité d'après le manuscrit de Koutloumoussi. Cf. K. Krumbacher, Eine neue Vita... p. 372—374. Nous devons, en outre' à M. S. Lambros, Catalogue of the greek manuscripts on mount Athos, № 3679, de savoir que le codex diensiate 145 renferme une vie abrégée et un panégyrique de Théophane. Quelle vie? quel panégyrique? les sommaires indications du catalogue ne le disent pas.

détails de son existence, qui précisent surtout ses rapports avec saint Théodore Studite. Comme ce sont là rapports jus'quici trop laissés dans l'ombre¹⁾ et questions d'hagiographie byzantine à peine effleurées²⁾, il m'a paru bon de noter au passage les textes les plus intéressants, de les coordonner ensemble, et de communiquer les renseignements y contenus, si modestes soient-ils, à ceux qu'intéresse l'histoire ecclésiastique et littéraire de Byzance.

II.

Disons, pour commencer, que l'existence de relations toutes particulières entre Théophane et Théodore ne saurait nous causer la moindre surprise. Les deux saints devaient tendre comme naturellement à se rapprocher, car ils venaient du même monde et appartenaient à la même classe de la société. L'un et l'autre avait vu le jour dans une de ces familles de hauts fonctionnaires qui partageaient à moitié la vie de la cour impériale et formaient l'aristocratie byzantine.

Pour Théophane, la chose ne fait aucun doute. Quand il naquit en 760 d'Isaac et de Théodote, son père était *stratège* ou gouverneur de la mer Egée³⁾. Trois ans plus tard, à la mort d'Isaac, nous voyons Léon, fils de l'empereur Constantin Copronyme, s'intéresser personnellement au jeune orphelin et s'occuper lui-même de son nom⁴⁾. Vers 778, à la mort de Théodote, nous voyons le même Léon IV s'empres-

1) M. l'abbé A. Tougard a signalé quelques uns de ces rapports, mais ou inexactement ou incidemment, dans ses prolégomènes à la «S. Theodori parva catechesis» de M. E. Auvray, p. XII, et dans son étude sur «La persécution iconoclaste», p. 23.

2) Les nouveaux bollandistes ne sont pas encore arrivés à saint Théodore, fêté le 11 novembre. Saint Théophane, par contre, s'est présenté trop tôt aux auteurs des *Acta Sanctorum*, martii II, 210—225 de l'édition V. Palmé. M-gr Serge de Vladimir, il est vrai, a écrit quelque quarante pages sur «Le vénérable Théophane l'homologète» dans la revue *Douchépoleznoïé Tschtenié*, 1893, mars, p. 349—369 et mai 3—23. De même, différents auteurs modernes se sont occupés du Studite: A. Tougard en 1891 avec les deux travaux déjà cités; K. Thomas en 1892 avec «Theodoros von Studion»; S. Schiwietz en 1896 avec «De S. Theodoro Studita reformatore monachorum basilianorum»; E. Marin en 1897 dans «De Studio coenobio byzantino» et «Les moines de Constantinople»; G. Schneider en 1900 avec «Der hl. Theodor von Studion». Mais ceux qui ont lu ces ouvrages verront sans peine que le présent article ne fait point double emploi avec eux.

3) Anonyme A, p. 49; Anonyme B, p. 389; Anonyme C, p. 290. Sur le thème de la mer Egée on peut consulter Constantin Porphyrogénète, *De thematibus* dans Migne, P. G., CXIII, 108, et H. Gelzer, *Die Genesis der Byzantinischen Themenverfassung*, Leipzig, 1899, *passim*.

4) Anonyme B, p. 390.

guise de consolation, d'élever Théophane au rang de *strator*¹⁾. Par le fait de cette nomination le jeune homme devenait fonctionnaire de l'Etat. Il le devint encore davantage, peu de temps après, quand l'empereur, qui le traitait en ami²⁾ et le voulait plus mondain, le préposa à des constructions dans la ville de Cyzique³⁾. En 780, s'il faut en croire Syméon Métaphraste, Théophane était *spathaire*⁴⁾. Deux ans auparavant, son mariage forcé avec Mégalo, fille du patrice Léon⁵⁾, l'avait fait le beau-fils d'un homme fort bien en cour⁶⁾.

En ce qui regarde Théodore, le doute n'est guère possible non plus. Le Studite nous dit lui-même dans l'éloge funèbre de sa mère que celle-ci était investie d'une dignité palatine, que sa détermination d'embrasser la vie religieuse surprit l'impératrice Irène, qu'elle entra dans le cloître en foulant aux pieds les dignités de la cour⁷⁾. Un hagiographe anonyme nous parle dans le même sens, mais en appliquant son éloge aux deux parents du saint, à son père Photin aussi bien qu'à sa mère Théoctiste. Photin, déclare-t-il, était questeur; il remplissait auprès du prince les fonctions d'intendant et de trésorier⁸⁾. Saint Platon, l'oncle maternel de Théodore, occupait aussi durant sa jeunesse une belle situation parmi les agents du fisc impérial⁹⁾. De même l'oncle de Platon¹⁰⁾. Plusieurs autres parents, nous le verrons bientôt, s'échelonnaient sur les hauts degrés de la hiérarchie administrative.

1) Ibid.; Syméon Métaphraste op. cit., № 9, p. 17; Nicéphore le Blakhernite, op. cit., p. 25.

2) Nicéph. le Blakh., op. cit., p. 25.

3) Anonyme A, p. 49; Anonyme B, p. 391, Nicéph. le Blakh., op. cit., p. 25. Sym. Métaphr., op. cit., № 9 p. 17.

4) Op. cit., № 10, p. 20.

5) Sym. Métaphr., op. cit., № 4, p. 12 et 13.

6) Nicéph. le Blakh., op. cit. p. 25; Sym. Métaphr. op. cit.

7) S. Théodore Stud., *Laudatio funebris in matrem suam*, № 6, dans Migne, P. G., XCIX, 889. C'est d'après ce volume de Migne que je citerai toutes les oeuvres du Studite y contenues. Quant à sa correspondance, les pièces que Sirmond a publiées seront distinguées par la lettre S. et citées d'après l'édition de la *Patrologia graeca*; celles que nous devons à Mai seront précédées de la lettre M. et citées d'après le tome VIII de la *Nova Patrum bibliotheca*.

8) Pseudo-Michel, *Vita S. Theod.*, № 1, p. 116. J'appelle Pseudo-Michel l'auteur de la vie de saint Théodore longtemps attribuée à l'hagiographe Michel. L'oeuvre du vrai Michel a paru pour la première fois dans la *Bibliotheca de Mai*. Je cite les deux biographies, celle du Pseudo-Michel et celle de Michel, d'après Migne qui les a reproduites en tête des oeuvres du grand higoumène.

9) S. Théod. Stud., *Laudatio S. Platonis hegumeni*, № 5, p. 808.

10) Ibid.

Théophane et Théodore étaient donc du même rang et de la même condition sociale. Un fait qui achève de montrer leur situation vis à vis de la cour et qui met entre eux un point de ressemblance très caractéristique, c'est qu'ils eurent l'un et l'autre dans leur famille une femme qui monta sur le trône impérial en des circonstances pareillement pénibles et déshonorantes.

III.

Théodote, l'épouse adultère de Constantin VI, touchait de très près au Studite¹⁾. Sa parenté avec lui n'a jamais été, que je sache, bien précisée, mais elle était assez étroite et l'on peut, si je ne me trompe, arriver à la définir. Faisons une petite excursion sur le terrain de la généalogie et nous verrons comment.

Sergius et Euphémie, grands-parents maternels de Théodore, eurent trois enfants: un fils, saint Platon, qui revêtit de bonne heure l'habit religieux, et deux filles qui vécurent, au moins tout d'abord, dans le monde²⁾. Le nom d'une de ces deux filles nous est inconnue. L'autre, appelée Théoctiste, épousa Photin et fut mère de quatre enfants: d'une fille, qui reste anonyme pour nous, et de trois garçons, qui furent saint Théodore, saint Joseph et Euthyme³⁾. De son côté, Photin avait trois frères⁴⁾. Ces trois oncles paternels du Studite, transformés quelque part mais à tort en frères de Platon⁵⁾, embrassèrent la vie religieuse en même temps que leur neveu. Nous connaissons en outre un certain higoumène du nom de Nicéphore que Théodore appelle son ἀνεψιός⁶⁾. De même un certain Etienne à qui Théodore donne ce même titre⁷⁾. Une noble dame du nom d'Anna est considérée par Théodore

1) Pseudo-Michel, op. cit., № 18, p. 136.; De ss. patriarchis Tarasio et Nicephoro dans Migne, P. G., XCIX, 1852.

2) S. Theod. St., Laud. S. Plat., № 3, p. 805.

3) Michel, op. cit., № 5, p. 242; Pseudo-Michel, op. cit., № 5, p. 121.

4) Michel, op. cit., № 5, p. 242; S. Theod. St., Laud. in matrem, № 6, p. 889.

5) Ps. Michel, op. cit., № 5, p. 121. Le biographe anonyme a commis cette erreur pour avoir mal compris la phrase correspondante de Michel. Ce dernier désigne des frères de Photin et non de Platon. Qu'il en soit ainsi, le Studite ne permet pas d'en douter. Non content de ne donner à Platon que deux socurs, Laud. S. Plat. loc. cit., il affirme par deux fois que ces trois oncles étaient les beaux-frères de sa mère, Laud. in matrem, loc. cit.

6) Lettre S. I, 4, p. 920.

7) Lettre M. 21, p. 19.

comme sa propre mère¹⁾. Sergius, employé du fisc, *hypate* de l'*aërikon*, est le fils d'Anna et l'ἑξαδέλφος de Théodore²⁾. A ce dernier est également lié le consul Lycaste³⁾. De même aussi le patrice Nicétas⁴⁾. De même encore un patrice⁵⁾ dont le nom nous est inconnu⁶⁾. Il faut en dire autant de Moschos, homme d'œuvres très dévoué aux orphelins, et de ses deux soeurs, les vierges Irène et Kalé⁷⁾. L'archiatre Eustrate a pour femme une personne qui n'est pas sans se rattacher à la famille de Théodore⁸⁾. Où se trouve dans cet ensemble la place de la trop fameuse Théodote?

L'hagiographe Michel écrit à son sujet ὅτι ἑξαδέλφη ἐτύγγανε τοῦ πατρὸς ἡμῶν Θεοδώρου ἢ συστεφανωθείσα τῷ Κωνσταντίνῳ, et le cardinal Maï traduit: *erat quippe ex sorore Theodori patris nostri nata Theodote haec quae nupserat Constantino*⁹⁾. Mais cette traduction ne satisfait point. Nous savons, en effet, que Théodore n'avait qu'une soeur et que cette soeur fit profession de virginité¹⁰⁾. D'ailleurs, si le biographe anonyme ne s'est point trompé, cette soeur n'était encore en 781 qu'une enfant, qu'une jeune fille peu avancée en âge¹¹⁾: il serait par suite assez difficile, même si elle avait contracté mariage, de la regarder comme la mère de cette Théodote qui jouait moins de quatorze ans plus tard auprès de Constantin VI le rôle qu'on sait. La favorite impériale n'est donc point, comme le veut Maï, *ex sorore Theodori patris nostri nata*.

Serait-elle née d'un des frères de Théodore? Pas davantage. Joseph, le plus âgé des deux, passa directement de la maison paternelle au monastère, tout jeune homme, point marié. Euthyme, le Benjamin de la famille, embrassa l'état monacal dans les mêmes conditions. Se fût-il engagé dans les liens du mariage, il ne saurait avoir eu Théodote pour fille, lui qui sortait à peine de l'enfance en 781¹²⁾.

1) Lettre S. II, 44, col. 1069.

2) Ibidem; Lettres M. 73, p. 59; 90, p. 79; 197, p. 171.

3) Lettre S. II, 149, col. 1464.

4) Lettre S. I, 27, col. 996.

5) Lettre M. 44, p. 35.

6) La patrice Irène à qui et à la fille de qui Théodore écrit si fréquemment ne me paraît pas être une parente du Studite, bien que celui-ci l'appelle une fois ἀδελφομήτηρ. Lettre M. 84, p. 74.

7) Lettre M. 137, p. 121.

8) Lettre M. 187, p. 158.

9) Op. cit., № 15, p. 253 et 254.

10) S. Théod. Stud., Laud. in matrem, № 6, p. 889.

11) Ps. Michel, op. cit., № 5, p. 121.

12) S. Theod. St., Laud. in matrem, № 7, p. 892.

Concluons que la concubine de Constantin VI n'était point, comme ont le dit trop souvent, la nièce de saint Théodore.

Mais alors comment traduire le mot *ἐξαδέλφη* du biographe Michel? Le sens d'*ἐξαδέλφος* et d'*ἐξαδέλφη* a beaucoup varié: il faut l'interpréter différemment, suivant qu'il s'agit du grec classique, du grec médiéval ou du grec moderne. Autrefois celui-là était votre *ἐξαδέλφος* qui naissait de votre frère ou de votre soeur. Plus tard, celui-là le fut qui dut sa naissance au frère ou à la soeur de votre père ou de votre mère. Aujourd'hui celui-là l'est qu'un lien quelconque de cousinage rattache à vous¹). Dans le cas de Théodote, c'est la deuxième ou la troisième acception du mot *ἐξαδέλφη* qui s'impose. N'étant point, ainsi que nous l'avons montré, la *nièce* du Studite, cette femme était nécessairement sa *cousine germaine* ou sa *petite cousine*.

Théodore pouvait être le cousin germain de Théodote soit par son père Photin soit par sa mère Théoctiste. Si du côté paternel, cela impliquerait de deux choses l'une: ou bien qu'un des trois frères de Photin, devenus moines en 781, avait eu une fille avant de revêtir le froc, ou bien que Photin, en dehors de ses trois frères religieux, avait un autre frère ou une soeur vivant dans le monde. Mais cette hypothèse n'a rien de fondé. Nous savons en effet, et cela de source très sûre, que Théodore tenait à Théodote par sa mère Théoctiste. La nouvelle Hérodiade, écrit le Studite, était du même sang que Platon²). D'où il suit que Théodote, supposé son cousinage au premier degré avec le fils de Théoctiste et le neveu de Platon, avait pour mère la soeur anonyme de cette même Théoctiste et de ce même Platon. La soeur anonyme de Théoctiste et de Platon, tante maternelle de Théodore, fut une femme de bien³); rien ne l'empêche pourtant d'avoir donné le jour à une fille moins vertueuse.

Voilà si l'on prend le mot *ἐξαδέλφη* dans sa deuxième acception. Mais nous sommes tout aussi libres de descendre jusqu'à la troisième et de traduire par *petite cousine*. Petite cousine à quel degré? Au second, très probablement. Avec une parenté moins étroite, en effet, le Studite et les siens n'auraient pas eu à s'élever contre l'adultère impérial, l'héroïsme dont on leur fait tant d'honneur. Ainsi, si elle n'était pas

1) Le mot *ἀνεψιός* a subi un changement analogue: il signifiait autrefois *cousin*, il signifie actuellement *neveu*.

2) Laud. S. Plat., № 28, p. 832.

3) S. Théod. Stud., Laud. S. Plat., № 3, p. 805.

la cousine germaine de Théodore, Théodote l'était au moins de Platon.

Quand elle attira les regards de Constantin VI, la parente de Théodore portait le titre de *cubiculaire*¹⁾. C'est, évidemment, en remplissant quelque service d'honneur auprès de l'impératrice Marie qu'elle devint la rivale de cette dernière et réussit peu à peu à la supplanter jusque sur le trône. La présence de cette cousine à la cour et son cubiculariat nous sont une preuve de plus, après tant d'autres, que le monde où naquit Théodore vivait bien tout entier dans les fonctions publiques et les dignités palatines.

Mais ce n'est pas, qu'on veuille bien le remarquer, seulement pour tirer cette mince conclusion que je me suis attardé si longtemps à définir la parenté du Studite avec l'Augusta. Il y avait là, ai-je cru, un petit problème historique dont l'élucidation valait la peine d'être tentée pour elle-même. Puis, nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur les conséquences du mariage adultère contracté par Constantin VI: savoir ce qu'était la favorite par rapport à l'higoumène de Stoudion ne ne nous sera pas inutile à ce moment pour comprendre que saint Théodore n'ait pas suivi dans telle et telle circonstance la même conduite que saint Théophane.

IV.

De Théophane j'ai dit qu'il eut une parente, lui aussi, qui monta sur le trône impérial de peu honorable façon. Zoé Carbonopsine est le nom de cette seconde Augusta. Zoé fut la concubine de Léon le Sage; elle devint sa femme en quatrièmes noces après lui avoir donné un enfant qui devait être le fameux Constantin VII Porphyrogénète.

Qu'était par rapport à Constantin VII notre Théophane? Son μητρόθειος, répond le De administrando imperio²⁾. Sans hésiter, sur la foi de ce texte, M. A. Rambaud fait du Chronographe l'oncle maternel du Porphyrogénète³⁾. La Carbonopsine passe à ses yeux pour «la soeur de saint Théophane l'historien». Elle n'est pas autre chose, non plus, aux yeux de M. T. Evangélidès⁴⁾. Il s'en faut pourtant que cette ma-

1) Lettre S. II, 218, col. 1657; S. Théophane, Chronographia, anno 6287, dans Migne, P. G., CVIII, 945. Au cours du présent travail, la Chronographie sera toujours citée d'après cette édition.

2) Cap. XXII dans Migne, P. G., CXIII, 217.

3) Constantin Porphyrogénète, p. 6, note 3.

4) Οι βίαι των αγίων, Athènes, 1896, p. 240 en note.

nière de voir ne soulève aucune difficulté. Isaac, le père du Chronographe, mourut en 763 et Théodote, sa mère, en 778. Présenter Zoé Carbonopsine comme leur fille, c'est dire que Zoé Carbonopsine, dont la maternité et le couronnement datent de 905, devint mère et ceignit la couronne à l'âge de 141 ans passés. Cela, c'était le bel âge au temps de Mathusalem, mais point au X^e siècle de notre ère. Ainsi, du moins, en a passé Banduri. Banduri, entrevoyant la difficulté, a proposé de traduire ici μητρόθειος par *magnus avunculus* ou *matris avunculus*. Mais cela même ne suffit pas. Il est impossible, avec le laps de temps écoulé entre la mort d'Isaac et la naissance de Constantin VII, de tenir Théophane pour l'oncle de Zoé. Était-il le grand-oncle de cette femme et l'arrière grand-oncle du Porphyrogénète? Pas même, surtout s'il est vrai, comme Syméon Métaphraste l'affirme¹⁾ et comme semblent l'indiquer les autres biographes, que Théophane était l'unique enfant d'Isaac et de Théodote.

Si peu étroite fût-elle, cette parenté n'en était pas moins véritable. La mentionner sans fondement aucun ne se comprendrait pas de la part du De administrando imperio; mais, du moment qu'elle existait, même très loin taine, le rédacteur de cet ouvrage impérial ne pouvait manquer de la consigner, car rien n'était mieux porté à Byzance et ne devait plaire davantage à un lettré comme Constantin VII que l'évocation autour de son berceau d'un homme qui avait brillé tout ensemble et comme confesseur de la foi et comme écrivain.

Sur ce point, d'ailleurs, nous n'en sommes pas réduits au seul témoignage cité. Le panégyrique du *protoasecretis* Théodore, si pauvre en renseignements, nous déclare du moins que, *fier d'appartenir à la famille de Théophane, le basileus très ami du Christ célébrait la fête du saint avec le plus grand éclat et mettait l'honneur d'être son parent au-dessus de tous les honneurs impériaux*²⁾.

Voilà donc, ainsi que je le disais, entre les destinées du Chronographe et celles du Studite un point de ressemblance tout particulier. Car le cas de Théodote et celui de Zoé présentent de grandes analogies. Ces deux femmes commencent l'une et l'autre par vivre en concubinage avec un empereur. Peu après, elles deviennent impératrices reconnues, mais leur élévation au rang d'Augusta se complique chez toutes deux

1) Op. cit., № 3, p. 12.

2) Théodore, op. cit., p. 617.

d'un accroc pareillement grave à la morale. Théodote prend auprès de Constantin VI la place d'une épouse légitime, de cette pauvre et sympathique Marie, si injustement chassée du palais, si injustement jetée dans le cloître. Zoé, par son alliance avec Léon VI déjà veuf de trois femmes, se fait la complice d'un tétragame à une époque où les quatrièmes noces constituent devant les canons de l'Eglise grecque et les lois de l'Etat byzantin quelque chose de pire que la fornication et que l'adultère. Cette différence existe, il est vrai, que la faute de Théodote a lieu sous les yeux de son cousin Théodore, tandis que celle de Zoé n'a point son parent Théophane pour témoin. Mais, par ailleurs, les deux crimes déchainent des maux à peu près identiques sur Constantinople. Un schisme s'ensuit de part et d'autre parmi des saints. Le mariage de Constantin VI avec Théodote a pour effet de soulever par deux fois une bonne partie du monachisme byzantin contre les patriarches saint Taraise et saint Nicéphore; l'union de Léon VI avec Zoé a comme conséquence de créer deux partis ecclésiastiques rivaux, celui du patriarche saint Nicolas, plus inflexible, et celui du patriarche saint Euthyme, plus condescendant.

V.

L'orage soulevé par l'adultère de Constantin VI ne devait pas, nous le verrons bientôt, servir beaucoup à rapprocher saint Théophane de saint Théodore. Mais avant que n'éclatât le scandale, la parité de rang et l'égalité de condition existaient, et c'en était assez, les circonstances de temps et de lieu aidant, pour l'établissement de rapports intimes entre eux.

Les circonstances de temps aidèrent.

C'est à peine si l'on trouve la place de quelques mois entre la naissance des deux saints. Le 10 juillet 813, quand il vit Léon l'Arménien s'emparer du pouvoir¹⁾, Théophane était âgé de 53 ans²⁾: il avait donc vu le jour en 760. Le 11 novembre 826, quand il rendit son âme à Dieu³⁾, Théodore achevait sa 67^e année⁴⁾: il était donc né en 759. De 759 à 760 la distance est minime.

1) S. Théophane, op. cit., anno 6305, p. 1008.

2) K. Krumbacher, Eine neue Vita..., p. 378; Anonyme B, op. cit., p. 396.

3) S. Naucrèce, Encyclica de obitu S. Theodori, et note anonyme sur S. Théodore, dans Migne, P. G., XCIX, p. 1845 et 105; Ps. Michel, op. cit., № 129, p. 229; Michel, op. cit., № 67, p. 325.

4) Ps. Michel, op. cit., № 123, p. 225; Michel, op. cit., № 64, p. 321.

Minime aussi l'intervalle qui sépara leur début dans la vie de perfection.

Théophane, enfant de dix ans, avait été lié par des fiançailles solennelles à la petite Mégalo qui en avait huit. Grandis, les deux fiancés furent contraints de s'épouser. Ils le firent en 778, le père de la jeune fille l'exigeant et Léon IV aussi, mais ce fut pour vivre dans le mariage comme frère et soeur et conserver d'un commun accord leur virginité. Le cloître les attirait irrésistiblement; l'empereur et le père de Mégalo seuls leur fermaient les portes du cloître. La mort de ces deux gêneurs vint tout à coup mettre un terme à leur embarras. Eux disparus, ils vendirent leurs biens au profit des pauvres et se retirèrent sans retard chacun de son côté. Quand ceci eut lieu, Théophane avait terminé ses 20 ans¹⁾. C'était donc à la fin de 780 ou au commencement de 781.

Théodore s'engagea dans la même voie à la même date. Il avait, déclarent ses biographes, 35 ans d'âge et 13 ans de religion lors de son élévation à l'higouménat²⁾. C'est donc qu'il était devenu religieux à 22 ans, et ses 22 ans, né en 769, c'est en 781 qu'il les eut.

Ainsi Théophane et Théodore naquirent et prirent le froc presque en même temps. Le Studite, comme il résulte des indications données, précéda le Chronographe de quelques mois dans la vie. C'est au contraire le Chronographe, nous le verrons tout à l'heure, qui précéda le Studite de quelques jours dans le monastère.

Voilà comment les circonstances de temps favorisèrent le rapprochement des deux saints. Celles de lieu ne le favorisèrent pas moins.

Théodore vit le jour à Constantinople et il y vécut, sans peut-être en sortir jamais, jusqu'au moment de s'enrôler dans la vie monacale. Tous les siens étaient là: pourquoi aurait-il quitté le foyer paternel? On peut en dire autant, ou peu s'en faut, de Théophane. Sauf que peut-être l'Archipel le posséda quelque temps durant ses trois premières années³⁾ et que Cyzique le vit après son mariage, Théophane fut l'hôte fidèle et constant de la capitale: il s'y amusait avec les enfants de son âge dès 764 ou 766⁴⁾; il y rencontrait une fiancée en 770; il y ferma les yeux de sa mère en 778.

1) Anonyme A, p. 49; Anonyme B, p. 391.

2) Ps. Michel, op. cit., № 16, p. 133; Michel, op. cit., № 11, p. 249.

3) Les auteurs présentent Constantinople comme la patrie de Théophane, bien que son père, lors de sa naissance, fût stratège de la mer Egée.

4) S. Théophane, op. cit., anno 6255, p. 876.

Habitants de la même ville, Théophane et Théodore se trouvaient avoir, en outre, des propriétés rurales dans la même province. Ceci, à première vue, paraît importer fort peu et rien pourtant ne devait servir davantage à les rapprocher. C'est là, en effet, qu'ils se retirèrent l'un et l'autre en quittant le monde. Le futur Chronographe se fixa près de Sigriane, le futur Studite près de Saccoudion.

VI.

Disons un mot de la position de Sigriane.

M. Basile Mystakidès l'a recherchée, voici quelque sept ans, afin de couper court une fois pour toutes aux hésitations des grands hagiographes grecs indécis entre l'île de Mitylène¹⁾ et la ville de Médeia²⁾. Dans un article fortement documenté³⁾, M. B. Mystakidès a déclaré, non sans raison, que Sigriane, région de l'antique *Médie*, n'avait rien de commun avec la ville de *Médeia* sur la rive européenne de la mer Noire, et il en a conclu, non sans insister, que la résidence du Chronographe, impossible à identifier avec la trop lointaine Sigriane des vieux Mèdes, était nécessairement ce promontoire lesbien de Sigrion que les Mitylénains actuels appellent *Kabo Sigri*. Et, ce faisant, M. B. Mystakidès s'est trompé. Au lieu de mettre à la base de son argumentation une note de ces ineffables géographes que sont les éditeurs des Synaxaristes grecs, il aurait dû recourir à des sources plus sûres. Constantin Porphyrogénète, s'il avait consulté son *De thematibus*, lui aurait appris qu'il existait une Sigriane dans le thème de l'Opsikion, sur la Propontide⁴⁾. Les biographes de Théophane, s'il avait ouvert leurs petits écrits, lui auraient révélé que la vie monastique du Chronographe s'écoula près des flots de la Propontide, en partie dans l'île de Kalonymos et en partie sur la côte asiatique voisine.

C'est la côte asiatique et non l'île qui reçut Théophane en premier lieu. Fonctionnaire à Cyzique, Théophane avait lié connaissance avec un vieillard du nom de Grégoire⁵⁾, qui vivait en ermite sur une mon-

1) On sait que Mitylène, ville principale de l'ancienne Lesbos, a donné son nom à toute l'île.

2) Les hagiographes en question sont Nicodème, *Συναξαριστής*, Zante, 1868, t. II, p. 196 et K. Doukakis, *Μέγας Συναξαριστής*, Athènes, t. III (1891), p. 204.

3) 'Ο τάφος τοῦ ἁγίου Θεοφάνους... dans *Ἑκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, XIV (1894), p. 243.

4) *De thematibus Orientis*, th. IV, dans Migne, P. G., CXIII, 84.

5) Anonyme B, op. cit., p. 391; Nicéph. le Blakh., op. cit. p. 25.

tagne appelée parfois τὸ Σιγριανὸν ὄρος et plus souvent τὸ τῆς Σιγριανῆς ὄρος¹⁾). De lui²⁾, doué de vues prophétiques, il avait appris que les obstacles à sa vocation tomberaient bientôt. La prophétie réalisée, Théophane voulut résider près du prophète ou du moins près de sa montagne. Le monastère de Polikhnion³⁾, situé là, était précisément sa propriété, une propriété qui lui venait de son père par voie d'héritage. Il s'y retira.

A Polikhnion, Théophane se mit sous la direction d'un certain Stratège auquel il avait précédemment confié le couvent. Son estime pour ce religieux devait être grande, car il ne tarda pas à lui abandonner tout à fait le monastère et à s'en aller lui-même ouvrir un nouvel asile monastique sur la terre qu'il possédait à Kalonymos⁴⁾. Là, pour peupler sa maison, le fondateur emprunta des sujets au couvent de Théodore le Monokheir. Il établit le meilleur d'entre eux comme supérieur et vécut en simple frère au-dessous de lui. A la mort de ce premier directeur, la communauté ne voulut avoir d'autre higoumène que Théophane. Lui refusa: calligraphe remarquable, il s'enferma dans une étroite cellule et y consacra son temps à transcrire des manuscrits.

L'île Kalonymos ou Kaloliménos est l'ancienne Besbikos et la moderne Emir Ali Adasse: elle se dresse dans la Marmara, face à l'estuaire du Rhyndakos, autrement dit Sousourlou-tchaï. Un monastère s'y voit encore, que l'on appelle simultanément Μονὴ τοῦ ἁγίου Θεοφάνους et Μονὴ τῆς Σωτείρας⁵⁾. Si les bâtisses qui le composent ne remontent pas au VIII-^e siècle, elles paraissent bien du moins conserver l'emplacement occupé par la fondation de Théophane.

Celui-ci, au bout de six ans, s'en retourna vivre au mont de Sigriane, dans une maison religieuse que tel hagiographe présente comme celle de notre saint père Christophore⁶⁾.

1) Anonyme B, op. cit., p. 391 et 392; Anonyme C, op. cit., p. 292; Nicéph. le Blakh., op. cit., p. 25; Sym. Métaph., op. cit., № 12, p. 21; Ménologe de Basile, 12 mars, dans Migne, P. G., CXVII, 349; Constantin Porphyrogénète, De thematibus Orientis, loc. cit. — L'Anonyme A, op. cit., 52, écrit Σιγριανή. On trouve ailleurs diverses graphies fautives.

2) Sym. Métaph., op. cit., № 10 et 7, p. 20 et 16 remplace le vieillard par un ange.

3) Anonyme B, op. cit., p. 392, et Anonyme C, op. cit., p. 291. L'Anonyme A, op. et loc. cit., écrit Πολυχρονία, et Nicéph. le Blakh., op. cit., p. 28, Πολυχρόνιον.

4) Anonyme A, op. et loc. cit.; Anonyme B, op. cit., p. 392; Anonyme C, op. cit., p. 291; Nicéph. le Blakh., op. cit., p. 29.

5) T. Evangélidès, Οἱ βίοι τῶν ἁγίων, p. 232.

6) Anonyme B, op. cit., p. 392.

Le couvent de Christophore s'identifie, selon moi, avec celui que l'on connaît dans l'histoire byzantine sous le nom de *Champ* ou de *Grand Champ*, μονή τοῦ Ἀγροῦ, μονή τοῦ Μεγάλου Ἀγροῦ. Aucun texte n'affirme cette identification, mais voici comment, semble-t-il, on doit la conclure. Théophane fut supérieur de Champ ou de Grand Champ durant de longues années, à la fin de sa vie. Or, pas un de ses nombreux biographes ne signale qu'il ait encore une fois changé de séjour après s'être rendu de Kalonymos au couvent de Christophore. C'est donc que le couvent de Christophore, où il entra au retour de l'île, et la μονή τοῦ Ἀγροῦ, dont il mourut supérieur, ne font qu'un.

Je suis par conséquent très loin de penser avec M. T. Evangélidès¹⁾ que le Champ de Théophane se soit appelé *Grand Champ* pour se distinguer du Champ de Christophore qui se serait appelé *Petit Champ*. Syméon Métaphraste, je ne le nie point, écrit quelque part Χριστοφόρος ἐκ τοῦ Μικροῦ Ἀγροῦ²⁾; mais personne assurément ne m'en voudra beaucoup si je suppose que le Métaphraste, dont les sottises ne se comptent plus, a fait erreur ici comme en quinze autres passages de sa biographie du Chronographe, ou bien même que l'épithète *petit*, d'abord en usage, disparut devant l'adjectif *grand* une fois que le couvent se fût développé sous l'higouménat de Théophane³⁾.

Le monastère de Christophore ou de Grand Champ est-il, par ailleurs, à identifier avec celui de Polikhnion? Point du tout. Car Grand Champ apparaît comme une fondation nouvelle⁴⁾. Tandis que Polikhnion existait dès avant 781⁵⁾, Grand Champ ne fut guère établi qu'à la veille du VII^e concile oecuménique⁶⁾. Tandis que Polikhnion s'élevait sur une propriété de Théophane⁷⁾, Grand-Champ fut bâti sur une terre que Théophane acheta au moyen d'un emprunt⁸⁾. Il ne faut donc pas dire, à la suite de M. T. Evangélidès⁹⁾, que Grand Champ remplaça Polikhnion, ni présenter Grand Champ comme Polikhnion restauré et agrandi. Les deux monastères florissaient côte à côte simultanément.

1) Op. cit., p. 239.

2) Op. cit., № 13, p. 24.

3) Le R. P. Van den Gheyn distingue Petit Champ de Grand Champ, Act. Sanct. novembris II, p. 364.

4) Sym. Métaphr., op. cit., № 12, p. 21.

5) Anonyme B, op. cit., p. 392; Nicéph. le Blakh., op. cit., p. 28.

6) Anonyme B, op. et loc. cit.

7) Anonyme B et Nicéph. le Blakh., op. et loc. cit.

8) Nicéph. le Blakh., op. cit., p. 29.

9) Op. cit., p. 231 et 239.

ment: tel biographe du saint, le meilleur de ses biographes édités, nous montre Théophane qui prend une barque pour se rendre de l'un à l'autre¹⁾.

Christophore, si je ne me trompe, fut le premier supérieur du Champ. Théophane, fondateur et d'abord simple religieux, dut être le successeur immédiat de Christophore.

Quoi qu'il en soit, le couvent de notre saint ainsi, que l'indique son nom d'Agros, ne se trouvait point au sommet du mont de Sigriane, ni même sur la pente, mais bien au pied, entre le rivage et les hauteurs. Aujourd'hui, dans une situation analogue, sur la côte sud-est de la Marmara, entre l'embouchure du vieux Rhyndakos et l'emplacement de l'antique Cyzique, au pied du Kara-Dagh ou *Montagne Noire*, près du village de Kourchounlou, quelque pans de mur encore debout, quantité de ruines jonchant le sol, des mosaïques et des croix révèlent au passant la place d'un grand monastère disparu. Mgr. Nicodème, le dernier métropolitain de Cyzique, a présenté cela comme les restes de ce qui fut Grand Champ²⁾ et M. W. Regel y est allé en 1885 évoquer la grande ombre de Théophane³⁾. Après eux, M. T. Evangélidès⁴⁾ et M. M. Gédéon⁵⁾ se sont prononcés dans le même sens. Entre temps, sans désigner Kourchounlou en particulier, M. W. Tomaschek avait tenu un langage analogue⁶⁾. Et il paraît bien, en effet, que Grand Champ doit être placé dans ces parages.

Ici, pourtant, la grande autorité de M. W. Ramsay nous suggère un doute. Au début de son paragraphe sur ce qu'il appelle indistinctement Sigrène ou Sigriane, M. W. Ramsay écrit en toutes lettres: *The hilly country between Cyzikos and the mouth of the Rhyndakos was called Sigriane*⁷⁾. Et cela cadre fort bien avec l'opinion qui place Grand Champ à Kourchounlou. Mais ni le milieu ni la fin du paragraphe cité ne parlent comme le début, et la carte y annexée, contredisant

1) Anonyme B, op. cit., p. 395.

2) Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου Αἰμιλιανοῦ, Constantinople, 1896, p. XXXVI. Disons en passant que le vénérable auteur identifie l'higoumène de Grand Champ avec saint Théophane Graptos. Ajoutons qu'il trouve Kourchounlou au nord de l'embouchure du Rhyndakos: l'actuelle distribution des points cardinaux exige que vous lisiez *ouest*.

3) Vizantijskij Vremennik, I (1894), p. 238; *Analecta byzantino-russica*, S.-Pétersbourg, 1891, à l'index s. v. Ἀγρός, p. 131.

4) Οἱ βίοι τῶν ἁγίων, p. 239.

5) Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον, p. 82.

6) Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter, Vienne, 1891, p. 14.

7) The historical Geography of Asia minor, Londres, 1890, p. 162.

plus ouvertement encore les deux lignes transcrites plus haut, fixe carrément Sigrène près de l'ancien Granikos, sur la côte qui va de Cyzique à Lampsaque. Et ceci n'est plus du tout favorable à Kourchounlou. Que conclure de là? Il faut en conclure que l'éminent géographe hésite. Son hésitation me semble provenir de ce qu'il a trop hâtivement identifié Sigrène avec Sigriane, ou peut-être, cette identité supposée véritable, de ce qu'il emprisonne en des limites trop étroites le district mal défini ainsi désigné.

Georges Acropolite et un chroniqueur anonyme sont les seuls Byzantins à mentionner Sigrène. Les événements qui amènent ce nom sous leur plume se passent très certainement plus près du Granikos que du Rhyndakos. En 1233, quand Jean II Vatatzès vient camper à Sigrène c'est pour gêner Jean de Brienne débarqué à Lampsaque ¹⁾. La même année, quand il promène ses Grecs sur la crête des hauteurs de Sigrène, c'est pour contenir les Latins en marche le long du rivage entre Lampsaque et Cyzique ²⁾. Dix ans plus tard, le 18 décembre 1243, quand il voyage par un froid qui lui tue 300 personnes à Sigrène, c'est pour se rendre de Lampsaque à Pegae ³⁾. Lampsaque, Cyzique et Pegae sont connues. Leur emplacement bien déterminé nous force à placer les collines de Sigrène près du Granikos ⁴⁾.

En va-t-il de même de Sigriane? Si l'on excepte le passage de Constantin Porphyrogénète, lequel d'ailleurs ne fournit aucune indication précise, le nom de Sigriane n'est jamais prononcé qu'à propos du Chronographe. Et les Vies de ce dernier se bornent à des renseignements plutôt vagues. Mais alors pourquoi Nicodème, Regel, Tomaschek, Evangélidès et Gédéon fixent-ils Sigriane entre le Rhyndakos et Cyzique? C'est, je crois, pour se conformer aux indications de Syméon Métaphraste.

De fait, d'après Syméon Métaphraste, Théophane rencontra le futur emplacement du monastère sigrianais alors qu'il se transportait de Constantinople à Cyzique. Sa première escale fut l'embouchure du *Grand Fleuve*, c'est-à-dire, comme on l'entend communément, du

1) Georges Acropolite, Annales, № 28, dans Migne, P. G., CXL, 1052; Ἀωνόμου σύνοψις χρονική dans C. Sathas, Bibliotheca graeca medii aevi, VII, 476.

2) G. Acrop., op. cit., № 30, p. 1053 et Ἀωνόμου, p. 477.

3) G. Acrop., op. cit., № 41, p. 1077 et Ἀωνόμου, p. 488.

4) A. Méliarakis, Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας, Athènes, 1898, p. 863, note 2, fixe également Sigrène dans cette région.

Rhyndakos. C'est en longeant le rivage au-delà de ce point, mais en deçà de Cyzique, qu'il fit la découverte de Sigriane¹⁾.

Cette preuve me paraît décisive en faveur de Kourchounlou ou, du moins, de ses environs. L'auteur qui nous la fournit n'a pas grande valeur, je le sais, mais comment ne pas avoir quelque confiance en lui pour ce point particulier? Byzantin, il ne pouvait guère, le monastère de Sigriane existant de son temps, se tromper sur sa position. Ajouterai-je pour le confirmer une ou deux autres preuves?

Théodore, le panégyriste de Théophane, envoie le saint mener la vie religieuse dans la région de l'Olympe²⁾. Or, Théodore vivait au X^e siècle. Aurait-il pu, tout imprécis qu'il soit, parler de la sorte, si le couvent sigrianais, alors florissant, s'était élevé dans le voisinage du Granikos? Un moine fixé en-deçà de Cyzique peut encore passer à la rigueur pour un Olympien; mais si loin au-delà, jamais.

Plusieurs auteurs racontent le fait suivant. En 815, tandis que le patriarche Nicéphore chassé de Constantinople traversait la Propontide pour se rendre en exil, Théophane de Sigriane, alors dans un champ du monastère, apprit du ciel que le saint pontife passait en pleine mer, et, sans le voir, il se mit à cheminer le long du rivage, parallèlement au bateau, avec des cierges allumés et de l'encens fumant³⁾. Le fait est-il vrai? Assurément non. D'abord pas un des biographes des deux saints intéressés ne le signale. Ensuite, nous le savons par des textes authentiques, Théophane malade ne courait plus les champs en 815. De plus, ainsi qu'il résulte de témoignages contemporains et d'indications certaines, Nicéphore vécut son exil ailleurs: c'est, nous déclare son premier biographe⁴⁾, le monastère τῶν Ἀγαθῶν, situé sur la rive asiatique du Bosphore, près de Chrysopolis, qui le reçut en mars 815; c'est, ajoute le même hagiographe⁵⁾, le monastère Saint-Théodore, debout dans les mêmes parages mais un peu plus loin, qui lui fut assigné comme séjour définitif quelques jours plus tard; c'est,

1) Op. cit., № 9 et 10, p. 17 et 20.

2) Op. cit., p. 611.

3) Contin. de Théophane, I, Leo Armenus, 18; Syméon Magister, Annales, Leo Armenus, 6; J. Genesisius, Regum I; G. Cedrenus, Hist. compendium; J. Zonaras, Annales XV, 19; tous ces auteurs dans Migne, P. G., CIX, 44, 669, 1008, CXXI, 940 et CXXXIV, 1372.

4) Ignace, Βίος τοῦ ἁγ. Νικηφόρου dans l'édition des Nicephori opuscula historica par C. de Boor, p. 201.

5) Op. et loc. cit.

déclare le second biographe du saint ¹⁾, dans ce même monastère qu'il mourut après y avoir passé tout le temps de son exil; c'est, confirment les biographes de saint Nicéas ²⁾ et de saint Ignace ³⁾, dans cet endroit que le patriarche vécut jusqu'à sa mort; c'est là, disent divers auteurs ⁴⁾, que le trouvèrent en 821 et le fréquentèrent souvent les exilés de Léon l'Armémien rappelés par Michel II, saint Théodore Studite par exemple. Cela suffit sans doute pour établir le caractère légendaire du fait rapporté. Mais la preuve relative à la position de Sigriane reste. Elle consiste en ceci, que deux historiens, Cedrenus et Zonaras, font passer Nicéphore au large devant Grand Champ alors que Nicéphore faisait voile pour l'île de Proconnèse ⁵⁾. S'ils parlent de la sorte, eux pour qui la situation exacte de Sigriane ne pouvait être un mystère, s'ils mettent à hauteur de Sigriane un bateau en marche de Constantinople sur Proconnèse, c'est que Sigriane se trouvait en deça de cette île. Or, Sigriane en deça de Proconnèse correspond à Sigriane en deça de Cyzique.

Une phrase de Syméon Métaphraste, un mot du *protoasecretis* Théodore, une incidente de Cedrenus et de Zonaras, telles sont les indications byzantines qui forcent à rapprocher Grand Champ de Kourchounlou. Il semble donc, puisque Sigrène voisine le Granikos et Sigriane le Rhyndakos, que ces deux régions ne doivent pas être identifiées, comme elles l'ont été par W. Ramsay ⁶⁾, W. Tomaschek ⁷⁾ et T. Evangélidès ⁸⁾. Du moins, si l'on veut toujours considérer Sigrène et Sigriane comme un seul et même mot, il faut dire que ce nom s'appliquait au littoral sud-est de la Propontide sur une très grande longueur.

1) Théophane, Vita S. Nicephori, № 8, dans Acta Sanctorum, mart. II, 314.

2) Théostéricte, Vita S. Nicetae, № 8, dans Acta Sanctorum, april. I, XXV.

3) Nicéas, Vita S. Ignatii, Migne, P. G., CV, 492 et 493.

4) S. Théod. Stud. Lettre S. II, 127, p. 1412; Michel, op. cit. № 58, p. 316; Pseudo-Michel, op. cit., № 116, p. 220.

5) Une tradition consignée dans la notice ménologique de saint Théophylacte de Nicoméde, fêté le 8 mars, envoie Nicéphore à Thasos; mais l'île de Thasos ou la ville d'Assos fut plutôt le lieu d'exil de saint Euthyme de Sardes. Echos d'Orient, V, 158. D'ailleurs, Cedrenus et Zonaras écrivent Proconnèse, et cela nous suffit.

6) Op. et loc. cit.

7) Op. et loc. cit.

8) Op. cit. p. 243.

VII.

La résidence de Théophane connue, il nous faut passer à celle de Théodore.

Beaucoup de monastères avaient disparu sous la persécution de Léon l'Isaurien, de Constantin Copronyme et de Léon IV. A l'avènement d'Irène, les chefs du monachisme éprouvèrent le besoin de réparer le mal en ouvrant de nouvelles maisons religieuses. Ainsi fit, entre autres, le supérieur du couvent olympien des Symboles. C'était saint Platon. Courir à Constantinople, recruter des vocations nombreuses et transformer un bien de famille en monastère ne fut pour lui que l'affaire de quelques semaines. Cette propriété de famille, où Théodore suivit son oncle, se trouvait au lieu dit Boskytion, mais c'est Saccoudion, localité voisine, qui donna son nom au nouveau couvent.

Celui-ci ne saurait se placer à Constantinople, car, pour le fonder, Platon et les siens sortirent de la ville ¹⁾. Il ne saurait se placer, non plus, dans cette partie de la banlieue qui longe les murs terrestres de la capitale. Un mot prononcé dans ces murs par Théoctiste, la mère de Théodore, nous le prouve. En 781, quand le jeune Euthyme, le dernier de ses fils, s'attacha à elle, tout en larmes, demandant à différer son départ pour Saccoudion: «Mon enfant, répondit l'énergique mère ²⁾, si tu ne pars de ton plein gré, je te jetterai moi-même, de mes propres mains, dans le *bateau* ³⁾ qui doit t'emporter». Un autre mot du moine Michel nous le prouve. Après avoir raconté l'ordination sacerdotale de Théodore par le patriarche Taraise, le biographe nous déclare que le nouveau prêtre *fit voile* pour retourner chez lui ⁴⁾.

Du Cange a donc eu raison de mettre de l'eau entre Constantinople et le monastère ⁵⁾. Il n'a pas été, par contre, aussi bien inspiré en rangeant ce dernier parmi les cloîtres suburbains ⁶⁾. Je ne dirai

1) Pseudo-Michel, op. cit., № 5, p. 121.

2) S. Théod. St., Laud. in matrem, № 7, p. 892.

3) Théoctiste, cette mention d'un bateau le prouve, ne vivait point, au moins en 781, dans une cellule voisine de Saccoudion, comme l'a cru M. G. Schneider, Der hl. Theodor von Studion, p. 17, note 4.

4) Michel, op. cit., № 10, p. 248.

5) Constantinopolis christiana, IV, XV, 40.

6) M. E. Marin en fait encore autant dans *Les Moines de Constantinople*, p. 29, Mai subissait de même l'influence de Du Cange et sacrifiait à son erreur, lorsqu'il traduisait un ἐξέλευσεν relatif au voyage de Constantinople à Saccoudion par *trajecto freta* et plaçait le monastère *ultra Bosphorum*, Migne, P. G., XCIX, 247 et 892, note 6.

pas, pour établir ceci, qu'une invasion arabe survenue en 798 ou 799 força les moines de Saccoudion à prendre la fuite¹⁾, car les ennemis de l'empire se permirent plus d'une fois, en Asie comme en Europe, de pousser leurs pointes jusqu'à la banlieue de la capitale. Mais voici une preuve absolument péremptoire. En 796, lorsque saint Platon et son neveu se furent élevés contre le mariage de Constantin VI avec Théodote, l'empereur désireux de les conquérir voulut avoir une entrevue avec eux. Que fit-il pour les rencontrer, pour les mettre dans la nécessité de se présenter devant lui? Il se rendit à des sources chaudes voisines de leur monastère²⁾, aux sources chaudes qui jaillissent à deux kilomètres de Brousse³⁾. En faut-il davantage pour dire que Saccoudion appartenait au groupe monastique de l'Olympe bithynien? Préciser sa position nous est impossible. Toutefois, comme le biographe Michel nous le montre dans un vallon *d'ou l'on voyait la mer au nord*⁴⁾, nous devons le placer en deça de la montagne et plutôt sur un des contreforts qui descendent vers Apollonias.

Il suit de là que Théodore et Théophane devinrent moines dans la même région, non pas certes à deux pas l'un de l'autre, assez près cependant pour être à même d'entretenir des relations personnelles.

VIII.

Ces relations existèrent-elles? Oui, elles existèrent. Mais ici j'avance un fait que les biographes n'ont point noté. Pour en montrer l'exactitude et en fournir la preuve, il me faut recourir à la correspondance du grand Studite. Celle-ci renferme, en effet, sur le moine de Sigriane toute une série de précieux renseignements. Ouvrons-la et tâchons d'y retrouver les passages qui se rapportent au Chronographe.

Deux lettres d'abord se présentent à nous qui sont adressées, la première à *Théophane higoumène*⁵⁾, la seconde à *Théophane higoumène et confesseur de la foi*⁶⁾. Ce Théophane est-il le nôtre? Oui, certaine-

1) Pseudo-Michel, op. cit., № 28, p. 143; Michel, op. cit., № 20, p. 257 et 259; S. Théod. Stud., Laud. S. Platonis, № 32, p. 833. Ne confondez pas cette invasion, comme M. Tongard, S. Theodori parva catechesis, p. XXV, avec celle qui eut lieu une vingtaine d'années plus tard, lettre S. II, 127, p. 1412.

2) Ps.-Michel, op. cit. № 21, p. 140.

3) Michel, op. cit., № 15, p. 253.

4) Op. cit., № 5, p. 241.

5) Lettre M. 140, p. 124.

6) Lettre M. 205, p. 176.

ment. Tous les biographes de ce dernier, arrivés à la fin de sa vie, rapportent à peu près dans les mêmes termes son pénible voyage à Constantinople, son emprisonnement de deux ans dans la capitale, son exil et sa mort dans l'île de Samothrace. Ils sont unanimes, en outre, à nous affirmer que la persécution le trouva *étendu sur son lit, en proie à une maladie atroce*, la pierre¹⁾. Or, Théodore, au cours de ses deux lettres, signale cet état de santé chez son correspondant. Il parle, dans l'une de *l'infirmité douloureuse* qui n'a pas empêché les persécuteurs de porter la main sur un homme déjà *malade à mourir*. Il nous montre, dans l'autre, l'higoumène *frappé d'une maladie très douloureuse, obligé de garder constamment le lit, torturé d'affreuses souffrances, chaque jour sur le point de rendre le dernier soupir*. L'identification ne saurait faire de doute. Si l'on en doutait, j'ajouterais que le véritable entête de la première lettre n'est pas Θεοφάνει ἡγουμένῳ, mais bien Θεοφάνει ἡγουμένῳ τοῦ Ἀγροῦ et je citerais, comme preuve, le témoignage de Montfaucon²⁾ lequel a trouvé cette indication *du Champ, τοῦ Ἀγροῦ*, dans le manuscrit même que le cardinal Mai a édité depuis, mais en omettant ces deux mots³⁾.

Nous rencontrons ensuite dans la correspondance de saint Théodore une lettre à l'higoumène saint Nicétas de Médikion qui roule, en grande partie, sur la mort d'un Théophane, lequel, après de longues années de vie monastique, a vaillamment confessé la foi *parmi les souffrances et les tourments d'une maladie insupportable à l'excès*⁴⁾. Ce Théophane et le Chronographe ne font qu'un seul et même personnage.

Le courageux confesseur loué dans la lettre à Nicétas y est appelé par Théodore ὁ κοινὸς πατὴρ τῶν πολλῶν καμῶ ἱερὸς ἀνάδοχος. Cette dernière expression se retrouve sous la plume du Studite dans une lettre à son frère Joseph. Οἴχεται μου, dit Théodore⁵⁾, ὁ τοῦ σχήματος ἀνάδοχος; il est parti, l'homme excellent, il a remporté la palme du martyr *au milieu de cette maladie horriblement crucifiante qui l'empêchait même de se retourner sur son lit*; il a été enlevé de son monastère,

1) Anonyme A, op. cit., p. 52; Anonyme B, op. cit., p. 396; Anonyme C, op. cit. p. 292, etc.

2) Bibliotheca coisliniana, p. 147, lettre 411.

3) Agros n'est pas le seul monastère dont l'édition de Mai ait laissé le nom dans le codex. Le deux mots τοῦ Μηδικίου, par exemple, ne figurent pas à l'en-tête de la lettre 224, p. 191, bien qu'ils se lisent, au moins en abrégé, dans le manuscrit, Montfaucon op. cit., p. 149, lettre 495; Cf. ibid., p. 320, lettre 248.

4) Lettre M. 224, p. 191.

5) Lettre S. II, 31, p. 1204.

jeté en prison, envoyé dans l'exil, et c'est là qu'il est mort. Ainsi parle Théodore. Pas n'est besoin d'un plus long examen pour reconnaître là notre Théophane.

C'est encore de Théophane qu'il s'agit dans une lettre envoyée au moine Athanase, alors compagnon de l'archevêque Joseph. «Mon père spirituel, y est-il dit¹⁾, est mort: lis ce que j'écris à l'archevêque et tu verras combien je l'ai pleuré». Ce renvoi à la lettre précédente suffit à montrer que le père spirituel en question est bien l'higoumène de Grand Champ.

L'expression relevée dans les deux lettres à saint Nicéas et à saint Joseph se retrouve dans une autre au moine Anatole. Ὁμλετο, écrit Théodore, ὁ τίμιος ἀνάδοχος μου; *il est mort dans l'exil, en confessant la foi, cet homme torturé d'une maladie si atroce*²⁾. De pareilles indications équivalent à un nom propre.

Mais Nicéas, Joseph, Athanase et Anatole ne sont pas les seuls à qui Théodore ait écrit sur le martyr de Théophane. Celui-ci, avant de se retirer à Polikhnion, avait conduit sa femme dans un couvent. La pieuse religieuse y vivait encore lorsque le Chronographe expira dans l'exil. A peine informée de sa fin bienheureuse, elle écrivit au Studite pour lui en donner la nouvelle. Or, la réponse du Studite est parvenue jusqu'à nous. Cette réponse est adressée à des *religieuses*, μοναζούσαις tout court, dans l'édition que le cardinal Maï nous en a donnée³⁾; mais Sirmond l'avait déjà publiée très correctement⁴⁾, et son en-tête plus complet nous indique pour destinataires *les religieuses Mégalo et Marie*. Mégalo, c'est le nom que la femme de Théophane portait dans le monde. Elle le changea, je le sais, en celui d'Irène lorsqu'elle revêtit l'habit religieux, mais ceci ne m'empêche point d'identifier la Mégalo, correspondante de Théodore, avec la Mégalo, femme de Théophane. C'est que le défunt célébré dans cette lettre répond trait pour trait au Chronographe. Il a quitté sa femme, ses pa-

1) Lettre M. 236, p. 199.

2) Lettre M. 220, p. 188. Anatole reçut plusieurs lettres de son higoumène saint Théodore. M. 10, 92 et 220, p. 9, 80 et 187. Maï en fait en outre le destinataire de la lettre 237, p. 199, mais par erreur. Les manuscrits portent en effet Ἄνθος au lieu d'Ἄννατόλιος, Montfaucon, op. cit., p. 149, lettre 508, et p. 320, lettre 264. De plus, le contenu de la lettre s'adresse à un compagnon de saint Joseph de Thessalonique, détail qui convient fort bien à Anthos, lettre M., 255, p. 208 et lettre S. II, 112, p. 1373, nullement à Anatole.

3) Lettre M. 280, p. 230.

4) Lettre S. II, 29, p. 1197.

rents et ses dignités à la fleur de l'âge; il a vécu longtemps dans le cloître; les persécuteurs, lorsqu'ils l'ont arraché de son monastère, ont été contraints de le porter à cause de sa cruelle maladie; son emprisonnement à Constantinople a duré deux longues années; il est mort pour la foi exilé dans une île. Comment douter après cela? Et les deux religieuses à qui répond Théodore touchent de très près au glorieux martyr: l'une est sa femme, ἡ μὲν ἑμοζύγος; l'autre est la parente de celle-ci, ἡ δὲ τῆς ἑμοζύγου ἑμαιμίμων. La conclusion s'impose: nous sommes, avec Mégalo, en face de la vertueuse épouse de Théophane; avec Marie, nous avons devant nous une soeur de Mégalo, ou une nièce, ou quelque chose d'approchant.

Cette lettre mise dans son cadre nous permet de fixer les destinataires d'une autre dont l'intitulé se borne à mentionner des *religieuses* anonymes¹⁾. Le mot *μοναζούσαις* inscrit ici tout seul dans l'en-tête, comme l'inscrivait dans l'en-tête de la lettre précédente le manuscrit utilisé par Maï, constitue déjà une première indication. Joignez-y que ces correspondantes du Studite sont au nombre de deux, qu'elles sont déclarées par lui αἷμα καὶ πνεῦμα τοῦ ἀνθρώπου τοῦ Θεοῦ καὶ κοινοῦ Πατρὸς, double titre donné ailleurs à Théophane²⁾, et vous n'hésitez plus à reconnaître en elles Mégalo et Marie.

Quand Théodore écrivait ainsi à ces deux dernières, le Chronographe devait vivre encore, je crois. De lui vivant, une lettre du Studite à l'évêque Ignace de Milet nous a aussi conservé le souvenir. Il s'agit là des higoumènes qui résistent à l'iconoclasme, et ces higoumènes sont désignés pas le nom de leurs monastères. Dans le nombre on distingue le supérieur d'une maison que le texte grec du cardinal Maï appelle τοῦ Ἀγραῦ et sa traduction latine *Agravi*³⁾. Le monastère en question est le couvent τοῦ Ἀγροῦ, et l'higoumène visé est notre Chronographe. Les événements rapportés dans la lettre l'indiquent assez.

Quelques années plus tard, Théodore fut obligé d'expliquer au consul Démétrios la conduite et le langage qu'il avait tenus vis à vis de Constantin V et de son mariage avec Théodote. Là⁴⁾, il écrit

1) Lettre S. II. 19, p. 1176.

2) Lettre S. II, 29, p. 1197 et Lettre M. 224, p. 191.

3) Lettre M. 188, p. 160. M. A. Tougaard, La persécution iconoclaste, p. 12, écrit lui aussi *Agrau*. Corrigez à la même page *Chara* en *Chora*.

4) Lettre S. II, 218, col. 1660.

une phrase d'où il ressort qu'un saint Théophane fut compromis dans l'affaire moechienne. Ce Théophane serait-il le supérieur de Grand-Champ? Oui, c'est lui-même. Outre que les saints Théophane n'abondent pas qui aient fleuri tout ensemble assez tard pour être mêlés au Moechianisme et assez tôt pour être canonisés dès avant novembre 826, il suffit, pour convaincre les plus difficiles, de leur dire que la lettre à saint Joseph dont nous venons de parler comme relative à la mort de l'higoumène sigrianais déclare également que celui-ci figura parmi les Moechiens.

Telles sont, dans la correspondance de saint Théodore, les pièces relatives en tout ou partie à saint Théophane de Grand-Champ. Celui-ci n'y est désigné que quatre fois par son nom: dans l'en-tête des deux lettres à lui adressées directement, et dans le corps des lettres écrites à saint Nicétas de Médikion et au consul Démétrios. Ailleurs, le nom propre fait toujours place à des titres comme ceux de ἐμὸς πατήρ, de ἐμοῦ ἱερός ἀνάδοχος, de τοῦ σχήματος ἀνάδοχος, de πνευματικὸς πατήρ, et cette circonstance n'a pas manqué d'égarer les savants éditeurs et annotateurs de saint Théodore.

Dans la lettre à Joseph, le passage que nous entendons de Théophane, Sirmond l'a compris de saint Platon¹⁾. Or, cette lettre, ainsi que tout son contenu le prouve, date des dernières années de Léon l'Arménien, et saint Platon avait rendu son âme à Dieu dès le 4 avril 814²⁾. De plus, Théodore fait mourir son personnage dans l'exil, et saint Platon, tout le monde le sait, mourut tranquillement à Constantinople, au monastère des Studites.

La réponse à Mégalo, que nous expliquons tout entière de Théophane, le cardinal Maï, trop fidèlement suivi par A. Tougard³⁾ et G. Schneider⁴⁾, l'a expliquée de Photin, père de Théodore selon la chair. Mais les renseignements nombreux et détaillés fournis par cette lettre sont trop caractéristiques, trop concordants avec ceux que l'hagiographie nous donne touchant le Chronographe, pour nous permettre de les appliquer à tout autre qu'à ce dernier. Ne sait-on pas, d'ailleurs, que sous la plume de Théodore l'expression ἐμὸς πατήρ entraîne presque toujours l'idée de paternité spirituelle? Puis, si Photin avait

1) Migne, P. G., XCIX, col. 1881, à l'index s. v. Plato.

2) Voir un article sur cette date, dans les Echos d'Orient, IV (1901), p. 164.

3) La persécution iconoclaste p. 25; S. Theod. parva catechesis, p. IX, note 1.

4) Op. cit., p. 13 et 14.

joué le grand rôle et subi le glorieux martyre dont il est question dans cette lettre, nous en serions très certainement informés par ailleurs, et plutôt dix fois qu'une, car Théodore et ses biographes studites n'auraient pas manqué de saisir les innombrables occasions qui s'offraient à eux de célébrer ce triomphe de famille sur l'iconoclasme. Et pourquoi, de plus, nous condamner à maintenir le *via hoc intelligo* que le cardinal Mai s'est vu obligé d'écrire devant ce mot ἐμὸς υἱός, si incompréhensible en effet si l'on s'arrête à Photin, si naturel au contraire si à Théophane? D'ailleurs, l'application à Photin entraîne avec elle trois affirmations inacceptables. Elle entraîne tout d'abord que la lettre en question fut adressée à la mère de Théodore: or, qu'on la lise d'un bout à l'autre, on n'y trouvera pas une seule ligne, pas un seul mot même, qui trahisse un fils écrivant à sa mère. Elle entraîne en second lieu que Théoctiste, femme de Photin et mère de Théodore, se fit appeler Mégalo dans le cloître: or, le nom de Théoctiste étant parfaitement monastique et celui de Mégalo ne l'étant point du tout, pareil changement ne peut même pas se supposer. Elle entraîne en fin de compte que Théoctiste continuait à vivre lors de la persécution iconoclaste: or, elle était morte depuis de très longues années, ainsi qu'il résulte de son panégyrique prononcé en présence de saint Platon¹⁾, lequel mourut le 4 avril 814, et d'une lettre contemporaine de la persécution²⁾, où Théodore, déclarant *qu'il reste seul sur la terre avec son frère Joseph*, signale comme ses deuils les plus récents la perte de son oncle Platon, arrivée à la date que je viens de dire, et celle de son très cher moine Kalogéros, survenue en 815³⁾.

Ne prolongeons pas davantage cette discussion. Elle éclaire et aussi, comme nous le constaterons en son temps, elle date assez approximativement plusieurs pièces de la correspondance de saint Théodore. Elle apporte, en outre, un complément des plus précieux aux données hagiographiques et montre entre les deux higoumènes du Stoudion et de Grand Champ toute une série de rapports que leurs biographes respectifs avaient laissés dans l'ombre.

1) S. Théod. Stud., Laud. in matrem, № 10, col. 896.

2) Lettre S. II, 57, col. 1272.

3) Le studite Kalogéros, persécuté par les Moechiens en 809, lettre S. I, 48, col. 1073, mourut entre les bras de saint Joseph de Thessalonique à Saccoudion, lettre M. 1, p. 1, par conséquent en 815, car Léon l'Arménien ne tarda pas, après l'avoir d'abord relégué dans Saccoudion, à faire passer Joseph dans une île, lettres M. 2, p. 2; 145, p. 128.

IX.

Le premier de ces rapports dûment attestés se tire du titre *ἀνάδοχος* donné par Théodore à Théophane.

C'est de Platon, comme de juste, que le futur Studite reçut l'habit religieux¹⁾. Mais on sait qu'il est d'usage pour le moine, en certaines circonstances plus solennelles de sa vie, de se faire accompagner et présenter par un autre moine. Dans les instituts occidentaux, le père-maitre figure aux côtés du postulant lors de sa vêtue, aux côtés du novice lors de sa profession. Le rituel de prise d'habit en Orient réserve un rôle analogue à l'ecclésiarque²⁾, à ce dignitaire, veux-je dire, qui a la haute main sur l'église, la sacristie, les cérémonies et les offices liturgiques du couvent. Était-ce l'ecclésiarque qui remplissait déjà ce rôle au VIII-^e siècle? A cette époque, du moins, ne pouvait-on lui substituer un autre personnage? Je crois pouvoir répondre à cette dernière question par l'affirmative. Je crois pouvoir dire que saint Théodore entra dans la vie religieuse sous les auspices de Théophane.

Et ceci, pour le répéter, se tire de ce fait que Théodore appelle Théophane son *ἀνάδοχος*. Le mot *ἀνάδοχος* dans de grec d'Eglise signifie parrain de baptême, et ne signifie pas autre chose, du moins si l'on s'en tient aux indications des meilleurs lexicographes, comme Du Cange³⁾, Hase⁴⁾ et Sophokles⁵⁾. Mais comment l'expliquer de la sorte ici? Comment à une époque où le baptême suivait la naissance de très près, Théodore aurait-il pu être le filleul de Théophane, plus jeune que lui de quelques mois? D'ailleurs, si le Studite écrit une fois *ἱερός ἀνάδοχος*, simplement, il écrit une autre fois *σχήματος ἀνάδοχος* et cette expression, le sens monastique du mot *σχῆμα* étant bien connu, ne peut désigner, à mon avis, qu'un parrain dans la vie religieuse.

Donc, si je ne m'abuse, le rôle assigné à l'ecclésiarque par le cérémonial d'aujourd'hui pouvait être tenu, dans les vêtues du VIII-^e siècle, par tout autre moine, même par un moine étranger au couvent.

1) Ps.-Michel, op. cit., № 7, p. 121; Michel, op. cit., № 6, p. 241.

2) *Μικρόν εὐχολόγιον*, édition de Rome, 1872, p. 226.

3) *Glossarium mediae et infimae graecitatis*, s. v.

4) *Thesaurus græcæ linguæ*, édition Firmin-Didot, s. v.

5) *Greek Lexikon*, s. v. Je ne parle point de M. L. Clugnet, auteur du Dictionnaire grec-français de noms liturgiques en usage dans l'Eglise grecque, cet excellent ouvrage se bornant aux seuls termes employés dans les ouvrages liturgiques proprement dits.

Et que ce rôle, si voisin du parrainage, ait valu à qui le remplissait le nom d'*ἀνάδοχος*, cela ne surprendra personne, si l'on songe à la comparaison dès longtemps établie, en Orient comme en Occident, entre le baptême, ce premier des sacrements, et la profession monastique, cet autre sacrement de l'Eglise¹⁾. Cela surprendra moins encore, si j'ajoute que les Grecs ont un *ἀνάδοχος* jusque dans le sacrement de mariage. Les lexiques, je ne sais pourquoi, ne signalent pas plus cette acception matrimoniale du mot qu'ils ne signalent son acception monastique. Mais ouvrez Syméon de Thessalonique au chapitre 280²⁾, et vous y verrez comment, au cours des cérémonies nuptiales, les couronnes des deux époux sont reçues par un paranymphe appelé *ἀνάδοχος*³⁾.

Le *parrain de baptême*, on le sait, a pour mission de suppléer le père et d'enseigner, s'il y a lieu, à son filleul tous les points de la doctrine et de la morale que celui-ci doit croire ou pratiquer pour être un bon chrétien. Le *parrain de mariage*, nous dit Syméon de Thessalonique, devient lui aussi quelque chose comme un père pour les nouveaux époux et son devoir est de leur donner des leçons en rapport avec leur état. Par analogie, le *parrain de vie religieuse* ne serait-il pas le moine chargé de former aux pratiques monastiques le débutant qu'il assiste à la prise d'habit?

J'ai cherché la réponse à cette question et je crois l'avoir trouvée, pleinement affirmative, dans le deuxième canon de l'assemblée synodale que les Grecs appellent *πρωτοδευτέρα*. On voit, y déclarent les Pères, des gens qui se font revêtir de l'habit religieux et qui, une fois moines, continuent à vivre comme devant, maîtres de leur personne et de leurs biens, sans un supérieur qui les assujettisse et les exerce: pour parer à ce mal, nous défendons à qui que ce soit de donner les

1) La comparaison indiquée ici se trouve, par exemple, dans saint Théodore Studite, lettre S. I, 10, col. 941 et Testamentum, col. 1820. De même la mise de la profession religieuse au rang de sacrement, lettre S. II, 165, col. 1524. En 731, en revêtant saint Etienne le Jeune de l'habit religieux, l'ermite Jean lui présentait aussi la profession comme un esecund baptême, Etienne diacre, Vita S. Stephani junioris dans Migne, P. G., t. C, col. 1089. Jean d' Antioche exposait encore la même doctrine vers la fin du XI^e siècle dans son discours contre le charisticariat, Cotelier, Monumenta ecclesiae græcæ, t. I, p. 165.

2) Migne, P. G., CLV, col. 509.

3) Si l'on passait en Occident, on trouverait à y signaler plusieurs parrains en dehors du baptême. Notons seulement le *parrain de sacerdoce* d'un usage courant en Espagne. C'est le prêtre qui en instruit un autre, nouvellement ordonné, des cérémonies liturgiques et qui l'assiste à sa première messe.

livrées monacales sans la présence à cette cérémonie d'un chef de monastère qui réponde du postulant et s'engage à le prendre dans sa maison. "Ανευ παρουσίας τοῦ ὀφειλοντος αὐτὸν εἰς ὑποταγὴν ἀναδέχσθαι, porte le texte grec ¹⁾; et le dernier de ces mots nous dit tout de suite ce que c'est que l'ἀνάδοχος au sens monastisque du terme. En fait, ce titre s'applique au moine qui, par son intervention à la cérémonie de vêtue, déclare prendre sur lui de former le postulant et de lui assurer une existence monastique régulière. C'est, au fond, l'higoumène dans le régime cénobitique et le γέρων dans le système idiorrhhythmique.

De nos jours, bien que le mot ἀνάδοχος y soit peu en usage, le monachisme grec continue encore à l'entendre exactement ainsi. Un vétéran du cloître, à qui j'en parlais, me l'a donné, non sans plusieurs minutes de réflexion, pour un pur synonyme de γέροντας. Et ce témoignage contemporain peut s'appuyer sur d'autres témoignages moins actuels. Si l'on remonte d'un siècle, on trouve plusieurs fois le mot employé dans le même sens par Nicodème l'Hagiorite ²⁾. On le trouve aussi, bien longtemps avant Nicodème, dans Syméon de Thessalonique ³⁾.

Celui-ci nous fournit même un détail curieux sur le rôle joué par le parrain lors de la vêtue. A un certain moment, comme l'entrée dans la vie religieuse doit être chose complètement volontaire, l'officiant s'arrête et livre trois fois de suite à l'intéressé les ciseaux qui doivent servir à lui couper les cheveux; il ne consent à aller de l'avant, il n'accepte de procéder à la grosse opération, que lorsque le postulant, en signe de sa volonté ferme et libre, lui a rendu par trois fois ces mêmes ciseaux. Or, ce passage des ciseaux des mains du postulant à celles de l'officiant se fait par l'intermédiaire de l'ἀνάδοχος.

Chargé du nouveau moine, responsable de son éducation spirituelle et mystique, l'higoumène ou le γέρων parrain avait à connaître l'intérieur de son filleul. Celui-ci lui confiait ses péchés et s'ouvrait à lui pour ses rendements de compte. De là, si je ne me trompe, cet emploi des mots ἀνάδοχος et καταδεχόμενος pour désigner le père spirituel, le confesseur, le directeur de conscience dans une ou deux réponses de droit monastique parvenues jusqu'à nous et publiées sous le nom de saint Théodore Studite ⁴⁾.

1) Pitra, *Iuris ecclesiastici Græcorum historia et monumenta*, II, 128.

2) Πηδάλιον, édition d'Athènes, 1886, p. 283.

3) Migne, P. G., CLV, cap. 272, col. 496.

4) Migne, P. G., XCIX, col. 1732 et 1733, où l'on trouve ἀνάδοχος et ἀναδεχόμενος employés comme synonymes.

Voilà suffisamment prouvée, ce me semble, l'existence du parrainage dans la vie religieuse. Mais pareil parrainage, objectera-t-on, ne saurait s'appliquer au cas de Théophane et de Théodore. En effet, la vêtüre de ce dernier est antérieure d'un siècle à la *πρωτοδευτέρα* qui établit le parrainage ainsi entendu. De plus, Théophane qui vivait hors de Saccoudion ne pouvait prendre sur lui la formation d'un jeune moine entrant dans ce monastère, d'autant que lui-même, novice d'hier, en avait assez de travailler à sa propre éducation monastique.

Je réponds qu'il n'y a rien là que de très facile à réfuter. L'obligation posée par le deuxième canon de la *πρωτοδευτέρα* n'entraîne pas que les auteurs de ce canon aient créé le parrainage de toutes pièces. Le parrainage existait avant d'être obligatoire, et là où le président de la vêtüre était, comme à Saccoudion en 781, l'higoumène du couvent en personne, c'est-à-dire celui-là même qui acceptait le postulant dans sa maison et qui se chargeait d'en faire lui-même un bon religieux, le parrain, auquel de ce fait n'incombait plus aucun devoir, pouvait fort bien être appelé d'ailleurs, fort bien être choisi soit dans un monastère étranger, soit même dans le monde.

La preuve? La voici, empruntée au résumé biographique du saint Nicétas patrice que les Grecs fêtent le 6 et le 13 octobre.

Quand il prit l'habit au couvent de Khrysoniké, près la porte Dorée de Constantinople, Nicétas eut un parrain. A quelle date prit-il l'habit? Sous le règne de Michel Rhangabé, qui occupa le trône du 2 octobre 811 au 10 juillet 813: où l'on voit que l'usage d'avoir un parrain de vêtüre préexistait à la *πρωτοδευτέρα*. Qui fut son parrain? L'empereur Michel Rhangabé en personne: où l'on voit que vivre dans le même cloître que son filleul et y occuper une dignité n'étaient point toujours conditions requises pour le parrainage.

La phrase sur laquelle je m'appuie ici est des plus claires. *A cinquante ans*, dit-elle¹⁾, *quand Nicétas devint religieux, l'empereur Michel lui servit de parrain.* Πεντήκοντα δὲ χρόνων ἦν, καθ'ὸν καιρὸν ἀποκαρτεῖς, ἀνάδοχος ὁ βασιλεὺς τούτου γέγονεν. Elle appartient, il est vrai, à une notice des Ménées, mais cette notice, comme le prouve l'abondance de ses précisions chronologiques et géographiques, est très certainement le résumé d'une vie ancienne, et nous ne pouvons, à ce titre, lui refuser notre confiance. En serait-il autrement, que la phrase citée

1) Acta sanctorum, octobris III, p. 448.

n'en continuerait pas moins à nous prouver ce que les Byzantins croyaient relativement à l'antiquité du parrainage et aux conditions requises chez le parrain.

Parfois, je ne le nie point, le mot *ἀνάδοχος* désigne celui qui reçoit dans la vie religieuse sans qu'il soit question de parrainage. Nous en trouvons la preuve dans une phrase du diacre Etienne qui tenait la plume en 809. Après avoir raconté comment saint Etienne le jeune donna l'habit des Trikhinaires à une postulante et changea son nom en celui d'Anna, cet hagiographe ajoute: *καὶ γίνεται αὐτῆς ἐν κυρίῳ πατήρ καὶ ἀνάδοχος*¹⁾. Mais cette acception du mot ne saurait être de mise dans le cas de saint Théodore Studite. Le personnage qui initia Théodore à la vie parfaite et lui donna la robe de moine, c'est l'higoumène saint Platon. Or le personnage à qui Théodore décerne le titre de *ἱερός ἀνάδοχος* et de *σχήματος ἀνάδοχος* n'a rien de commun avec l'higoumène saint Platon. C'est donc que, par *ἀνάδοχος*, Théodore entend non point celui qui présida la cérémonie de sa vêtiture, mais celui qui lui servit alors de parrain.

Que, maintenant, ce rôle de parrain de vêtiture ait échu à Théophane le jour où Platon revêtit son neveu des livrées monacales, il n'y a rien là, ce semble, qui puisse étonner. Un homme d'avenir comme Théophane n'avait pas quitté à 21 ans sa jeune femme et ses brillantes fonctions sans attirer les regards de ses compatriotes et surtout de ses pairs. Théodore, grandi en même temps que lui et aux alentours du palais comme lui, l'avait sans doute connu dans le monde: le trouvant déjà moine et fixé relativement assez près de Saccoudion, il l'invita le jour de son entrée officielle dans la vie religieuse et se fit accompagner par lui jusqu'aux pieds de l'higoumène Platon, président tout désigné de la cérémonie. Quoi de plus naturel?

En expliquant les choses ainsi, les difficultés tombent d'elles-mêmes que M. l'abbé Tougard a cru rencontrer dans la vie du Studite. *De illius tamen monachatu, a-t-il écrit*²⁾, *quaedam minus perspicua notantur quum beati Theophanis disciplina videatur informatus cui scribit: Ego sum tuus filius in Domino; quem quum appellet meum sacrum successorem, monasterium incoluisse putandus est sive Polychronii, in montibus Sigrianorum, sive Calonymae insulae, sive Magni Campi in*

1) Vita S. Stephani junioris, Migne, P. G., t. C, col. 1108.

2) S. Theodori parva catechesis, p. XII.

iisdem montibus, ubi Theophanes vixit monachus. Pourquoi cette hypothèse? Les biographies de saint Théodore montrent clair comme le jour que la vie religieuse de leur héros s'écoula tout entière, le temps de son triple exil excepté, dans les deux couvents de Saccoudion et de Stoudion, dans le premier jusque 798 ou 799, dans le second depuis: rien ne vous autorise à lui donner d'autre résidence. Au lieu de décalquer sur le mot *ἀνάδοχος* un vague *successor*, entendez bien ce que le mot grec veut dire et vous n'aurez plus besoin d'installer Théodore, en dépit de ses historiens, dans l'un des trois couvents de Théophane.

Filleul de ce dernier au sens que je viens de dire, le Studite, sans être son disciple, avait contracté vis-à-vis de lui une filiation spirituelle très étroite. Ainsi s'explique, malgré le séjour en des maisons différentes et malgré la parité d'âge, qu'il lui donne toujours le nom de père et se présente constamment soi-même comme son fils.

C'est en 781, on ne l'a pas oublié, que se créa ce lien entre les deux saints. De longues années suivirent sans leur ménager d'autres relations ou, plutôt, sans amener d'événements où nous les trouvions en contact. Lors du VII^e concile oecuménique, en 787, Théophane se rendit aux assises de Nicée avec Christophore¹⁾. Platon s'y rendit aussi²⁾, mais point Théodore. Là, donc, le futur Chronographe et le futur Studite ne travaillèrent point côte à côte contre l'hérésie.

Avant d'en venir ensemble aux prises avec l'iconoclasme ils étaient destinés à voir l'Eglise de Constantinople troublée par une affaire d'ordre intérieur et à suivre eux-mêmes, en cette pénible circonstance, une conduite tout opposée. Je veux parler de la querelle greffée sur l'union de Constantin VI avec Théodote.

1) Anonyme B, op. cit., p. 392; Anonyme C, op. cit., p. 292; Nicéph. le Blakh. op. cit., p. 32; Sym. Métaph., op. cit., № 13, p. 24. Ni Christophore ni Théophane ne figurent, dans les actes conciliaires, parmi les higoumènes qui signèrent à la suite des évêques. Pour Théophane cela va de soi, puisqu'il n'était qu'un simple religieux. Pour Christophore, la chose est moins explicable et l'on peut formuler différentes hypothèses. Syméon Métaphraste, le seul auteur qui l'envoie au concile, ne s'est-il pas trompé? Est-ce la situation de Grand Champ à peine fondé qui ne donnait pas encore à son supérieur le droit de se présenter comme higoumène? Christophore, présent à l'ensemble du concile, se trouva-t-il absent au moment de signer?

2) S. Théod. St., Laud. S. Platonis, № 24, p. 828; Michel, op. cit., № 4, p. 240; Ps. Michel, op. cit., № 4, p. 121; Sym. Metaph., op. cit., № 13, p. 24.

X.

La haine de l'empereur pour l'arménienne Marie, sa femme légitime, mit celle-ci dans la nécessité de prendre le voile en janvier 795. Rien qu'à indiquer la cause de ce divorce, nos deux saints accusent déjà une complète divergence de vues. Pour le Chronographe, toute la responsabilité retombe sur l'impératrice-mère: désireuse de supplanter son fils, Irène lui aurait conseillé d'éloigner Marie à cette seule fin de le compromettre, de le rendre impopulaire, de préparer sa chute¹⁾. Pour le Studite, la faute est tout entière aux vices du prince: bouillant de jeunesse, investi trop tôt du pouvoir suprême, Constantin aurait voulu sa Théodote comme Hérode son Hérodiade par un caprice d'amour²⁾.

Ce jugement contradictoire a son point de départ dans les sentiments contraires professés par les deux saints à l'égard d'Irène. Celui de Grand Champ ne fut jamais bien tendre pour cette femme à qui ravir le trône et crever les yeux de son fils coûtèrent peu; celui de Stoudion fut toujours d'une excessive indulgence pour cette impératrice à qui l'orthodoxie devait un concile œcuménique et lui-même des bienfaits. Mais qui des deux a raison dans le cas présent? Tout le monde ne se prononcera pas dans le même sens. Les uns diront qu'Irène était plutôt la protectrice de Marie et que ses actions visaient au plus grand bien de l'Etat; mais celle a contre elle d'avoir aimé le pouvoir féroce et d'avoir mis en oeuvre les pires moyens pour le ressaisir. Les autres diront que Constantin avait pris infiniment peu de part à son propre mariage avec Marie; mais il a contre lui d'avoir foulé aux pieds tous ses devoirs de chrétien et d'avoir agi en esclave d'une folle passion. Pour nous, dans ces conditions, évitons de trancher le différend.

La divergence entre Théophane et Théodore n'en devait point rester là.

Déarrassé de Marie, Constantin s'unit publiquement à Théodote. Il la déclara sa fiancée et la fit Augusta au mois d'août 795; il l'épousa au mois de septembre en présence et avec les bénédictions du prêtre Joseph, économe de la Grande Eglise. Saint Taraise avait refusé son

1) Chronographia, anno 6287, p. 944.

2) Laud. S. Platonis, n° 28, p. 829.

ministère et le mariage religieux fut célébré contre son gré. Le patriarche ne crut pas cependant devoir pousser les choses à l'extrême: il s'abstint d'excommunier l'empereur adultère et ne déposa point le prêtre coupable. Aussitôt les chefs de Saccoudion se montrèrent anxieux; puis, ils s'émurent. Peu à peu, non contents de fulminer contre le concubinage de Constantin VI et la forfaiture de l'économe Joseph, ils en vinrent à blâmer tout haut la faiblesse du patriarche condescendant et finirent par rejeter sa communion. Du coup, le criminel couronné se vit en état de se venger tout en feignant de venger l'Eglise. Sa colère se traduisit par la prison et l'exil. Il ne recourut, toutefois, à ces extrémités qu'après avoir essayé de la douceur, qu'après avoir chargé Théodote d'offrir honneurs et trésors, qu'après être allé lui-même aux bains chauds de Brousse pour mettre ses adversaires de Saccoudion dans la nécessité de lui faire une visite d'où la réconciliation aurait pu sortir¹⁾. Saint Platon fut enfermé à Constantinople près du palais impérial; saint Théodore, d'abord incarcéré au fort de Cathares, fut exilé à Salonique, où il arriva le 25 mars 797²⁾.

Cette persécution prit fin cinq mois plus tard avec l'avènement d'Irène et la sentence de déposition portée par saint Taraise contre Joseph. Mais c'était là une trêve plutôt qu'une paix définitive. La guerre en effet reprit sous le règne de Nicéphore I^{er} et le patriarcat

1) Ce voyage dont les biographes du Studite nous ont révélé le vrai motif, Michel, op. cit., n^o 15, p. 253 et Ps.-Michel, op. cit., n^o 21, p. 140, eut lieu, d'après la Chronographie de Théophane, anno 6289, p. 948, en septembre 796. Constantin voulait sans doute conquérir les parents récalcitrants de Théodote avant les couches de celle-ci; mais Théodote devint mère de Léon le 5 octobre, tandis que l'empereur en était encore à attendre dans sa villégiature des hommages qui ne devaient point venir.

2) Théodore, comme il nous l'affirme lui-même dans une lettre absolument contemporaine des événements, atteignit Salonique un samedi fête de l'Annonciation, Lettre S. I, 3, p. 917. La fête de l'Annonciation tomba un samedi en 797, nullement en 796. C'est donc la date 25 mars 797 qu'il faut adopter à la suite de Sirmond, contre quantité d'hagiographes et d'historiens, tels que Baronius, Hergenröther, Thomas et les Bénédictins, tous auteurs suivis et cités par M. E. Marin, *De Studio coenobio byzantino*, p. 26, note 2 et p. 29, note 5. Théophane est la cause d'une erreur aussi répandue. Il a trompé ses lecteurs en racontant les mesures de rigueur prises contre les Saccoudionites dans le paragraphe même où il racontait, à son ordre chronologique, leur rupture avec le patriarche, rupture qui précéda effectivement le mois de septembre 796. Mais l'ordre suivi par le Chronographe ne saurait prévaloir contre le témoignage d'une lettre écrite par l'exilé au lendemain de son arrivée en exil. D'autant que Théodore se confirme lui-même en plaçant ailleurs les débuts de la persécution peu avant la chute de Constantin VI, *Laud. S. Platonis*, n^o 30, p. 833, et l'on sait que Constantin VI perdit le trône et les yeux en 797, le 19 août, ainsi que le P. S. Pétridès l'a récemment établi dans les *Echos d'Orient*, IV, 72.

de saint Nicéphore. Un pardon très large accordé par ce dernier à l'économe Joseph en fut le signal. Quant aux conséquences, elles furent à peu près les mêmes que dix ans plus tôt: prise de position de Théodore, alors higoumène de Stoudion, contre le patriarche; exil, en janvier 809, de l'higoumène, de son oncle Platon, de son frère Joseph et d'un quatrième Studite; réconciliation avec saint Nicéphore quelque deux ans plus tard; fin de la persécution peu après l'avènement de Michel proclamé empereur le 2 octobre 811.

Telles sont, résumées en deux mots, les principales péripéties qui marquèrent, dans ses deux périodes aiguës, la querelle dite du Mariage adultère. Le premier rôle y revient, sans contredit, à saint Théodore, et l'on ne voit pas, du moins à première vue, que saint Théophane y ait figuré. Saint Théophane y figura cependant et il y figura dans le camp opposé à celui du Studite.

Le Chronographe, hâtons-nous de l'ajouter, n'approuva jamais l'union de Constantin VI avec Théodote. Cet unique mot de *παρὰ νόμῳ* qu'il écrit au sujet de leurs fiançailles¹⁾ marque assez combien l'acte impérial lui inspirait de répulsion. Mais de là à s'élever contre l'autorité patriarcale il y a loin, et Théophane ne le fit jamais. Saint Taraise qui fermait les yeux sur de puissants coupables ne lui parut pas acheter la paix de l'Eglise au prix de sacrifices trop grands. Saint Nicéphore qui rétablissait Joseph dans ses anciennes charges ne lui parut pas violer le droit ecclésiastique au point de mériter l'excommunication. De là, aux yeux de Théodore, son crime. Car c'est Théodore, et Théodore seul, qui range Théophane parmi les Mœchiens, parmi les partisans du mariage adultère, ou plutôt des patriarches condescendants. «Théophane, écrit-il dans un passage²⁾, tomba dans le Mœchianisme». Et ailleurs³⁾, dans une lettre relative à la querelle mœchienne: Que l'on ne réclame pas, dit-il, «si saint Théophane a été mis en cause dans cette affaire, car il n'est rien de préférable à la vérité, et lui-même, d'ailleurs, ne refuse pas d'en entendre parler, pas plus que Pierre, le grand apôtre, de son reniement, pas plus que David, le saint, de son adultère, pas plus que Cyprien, le hiéromartyr, de sa magie».

Jusqu'où l'higoumène de Grand Champ prit-il part à cette malheu-

1) Chronographia, anno 6287, p. 945.

2) Lettre S. II, 31, p. 1204.

3) Lettre S. II, 218, p. 1660.

reuse querelle, il me serait difficile de le préciser. Intervint-il dans la première phase, au temps de Taraise, ou dans la seconde, au temps de Nicéphore, ou dans toutes deux à la fois, je ne saurais dire. Peut-être simplement crut-il devoir déclarer une fois qu'il approuvait la conduite patriarcale. Peut-être même se contenta-t-il de rester neutre, de ne pas suivre Théodore dans la voie où celui-ci s'était engagé. Je croirais cependant qu'il fit davantage. Pour si peu de chose en effet, le Studite n'aurait point rappelé son moechianisme dans cette lettre à l'archevêque Joseph écrite devant la tombe encore entrouverte du vaillant confesseur et en un temps où l'affaire moechienne était bien vieillie, où le patriarche Nicéphore luttait sous le même drapeau antiiconoclaste que l'higoumène studite, et où Théodore allait bientôt s'insurger lui-même contre ceux qui cherchaient à remettre en mémoire le mauvais souvenir des brouilles passées¹⁾. Pour si peu de chose aussi, le Studite n'aurait point fait une mention spéciale de Théophane dans cette lettre à Démétrius où pas un autre Mœchien, Constantin VI et Théodote exceptés, n'est indiqué par son nom propre.

Quoi qu'il en soit, la faute de Théophane, si faute il y eut, ne dut pas être bien grande. Lui, simple religieux ou simple higoumène, caché dans un cloître à 85 kilomètres de Constantinople, point lié du tout avec les coupables, n'avait pas à s'engager dans la lutte comme ses voisins de Saccoudion. Ceux-ci avaient des obligations toutes spéciales. A défaut d'une haute situation dans la hiérarchie ecclésiastique, ils tenaient à la nouvelle Augusta par un étroit lien de parenté, et c'était pour eux un devoir de ne pas se laisser prendre pour des complices: ils devaient se dégager, venger l'honneur de leur famille compromis, protester haut et ferme. Peut-être excédèrent-ils la mesure. Mais c'est ici, pour comprendre leur conduite, qu'il faut se rappeler combien Théodote leur tenait de près, comment elle était la cousine-germaine, sinon de Théodore, au moins de Platon. Cette étroitesse de parenté explique les résolutions hardies nées à Saccoudion en 795. Ces premières résolutions et les événements qui s'ensuivirent expliquent à leur tour les démêlés des Studites avec saint Nicéphore: en 806, Théodore et les siens se trouvaient comme liés par leur passé, comme obligés de prendre parti contre quiconque, trop miséricordieux pour l'économe Joseph, portait atteinte à la solution intervenue en 797.

1) Lettre S. II, 127, p. 1412.

D'ailleurs, en parlant ainsi, je n'entends nullement nier la part, peut-être considérable, qui revient dans tout cela au caractère quelque peu combattif de Théodore. Cet homme était de feu pour la gloire du Christ et le salut des âmes. Il était un catholique ardent, ennemi-né du César-papisme, incapable de comprendre les traditions byzantines qui tendaient de plus en plus à coucher l'autorité spirituelle sous les pieds du pouvoir civil. Instruit des canons, zélé pour leur observance, il ne pouvait les voir tenus en échec ou violés sans en souffrir et le dire. Pénétré de la haute mission dévolue au moine dans la société chrétienne, il comparait volontiers son rôle à celui de saint Jean Baptiste chargé de reprendre les fautes jusque sur le trône et de suppléer au silence des trop prudents ministres de l'autel. Imiter le Précurseur s'imposait à lui comme un idéal, d'autant que le Précurseur était le patron tout particulier des Studites. Il poursuivit cet idéal dans la pratique, et il le poursuivit avec une pureté d'intention très grande, au prix de sacrifices nombreux.

Mais beaucoup de ses contemporains, même parmi les gens d'Eglise ou de cloître les plus vertueux, n'approuvèrent point sa conduite. Théophane fut de ceux-là. Théophane, dans sa Chronographie, consacre plusieurs fois quelques mots à l'higoumène studite et sa manière d'en parler renferme plus de blâme que d'approbation.

XI.

Le premier de ces passages peu flatteurs se rapporte aux événements qui accompagnèrent l'élection du patriarche Nicéphore.

Saint Taraise était mort le 25 février 806. Platon, qui vivait en reclus dans le couvent de son neveu, fut consulté de divers côtés à la fois, même par la cour, sur le choix du successeur à lui donner. Il désigna le sujet qui lui parut le plus digne, il fit même une démarche nocturne en sa faveur. Ce fut un autre, ce fut le fonctionnaire Nicéphore, que l'empereur fit asseoir, le 12 avril, sur le trône patriarcal. En présence de cette élection, l'higoumène et le reclus studites s'empressèrent de rappeler qu'il existait des canons interdisant l'accès des laïques à l'épiscopat. L'empereur en éprouva une violente colère. Il voulait frapper le Stoudion sans merci et disperser tous ses moines; mais on lui fit observer que ruiner un couvent de 700 religieux serait

donner un bien triste début au patriarcat de Nicéphore, et cette considération l'arrêta. Il n'y eut que Platon à subir un emprisonnement de 24 jours; le monastère en fut quitte, au moins tout d'abord, pour être surveillé de plus près.

Tels sont les faits d'après saint Théodore¹⁾ et saint Théophane²⁾. Celui-ci, en les rapportant, prend ouvertement parti contre les Studites. Il désapprouve chez eux et la conduite tenue et la raison invoquée. Leur conduite lui paraît celle de schismatiques: *λίαν ἀντετάχθησαν σχίσμα μελετήσαντες*. Quant à la raison mise en avant, il la qualifie de soi-disant louable, *αιτίαν δῆθεν εὐλογόν*, et consacre toute une phrase à la réfuter. Evidemment, dans cette circonstance, le Chronographe aurait préféré plus de réserve chez l'higoumène du Stoudion.

Théodore, pourtant, n'entendait donner aucune suite grave à ses protestations. S'il en vint bientôt à rejeter la communion patriarcale, ce ne fut point pour le fait que les suprêmes dignités de l'Eglise avaient trouvé Nicéphore dans l'état laïque. Une irrégularité toute pareille ne l'avait point empêché, avant le scandale de l'économe Joseph comme après sa déposition, d'entretenir d'excellents rapports avec le patriarche Taraise. Il aurait fini, toutes réserves faites sur le principe, par accepter une seconde fois le fait accompli. Oui, ils auraient fini par se rallier à Nicéphore, si ne s'était rouverte l'affaire de Joseph. Cette affaire seule amena la rupture de communion. Théodore le dit³⁾, ses biographes l'affirment⁴⁾, Théophane n'y contredit point. Les Studites, déclare ce dernier⁵⁾, rejetèrent la communion du patriarche à cause de l'économe Joseph: *τῆς κοινωνίας Νικηφόρου τοῦ ἁγιωτάτου πατριάρχου ἀπέστησαν διὰ Ἰωσήφ τὸν οἰκονόμον*. C'est pour cela, ajoute-t-il, qu'un synode les condamna et que l'empereur sévit contre eux en janvier 809.

Cette tourmente, ainsi que Théophane l'indique ailleurs⁶⁾, prit fin à l'avènement de l'empereur Michel en 811. Un an plus tard, le 1^{er} novembre 812, Théodore figurait dans un conseil réuni au palais impérial, et c'est en relatant ce fait surtout que la Chronographie se montre extrêmement sévère à son endroit. Les Bulgares campaient sous

1) Laud. S. Platonis, n° 34 et 35, p. 837.

2) Chronographia, anno 6298, p. 968.

3) Laud. S. Platonis, n° 35, p. 840.

4) Michel, op. cit., n° 25, p. 265 et 268; Ps.-Michel, op. cit., n° 45, p. 156.

5) Op. cit., anno 6301, p. 973.

6) Op. cit., anno 6304, p. 992.

les murs de Mésembrie: leur offrirait-on la paix? leur ferait-on la guerre? Le patriarche opinait pour la paix, de même aussi les deux métropolitains de Nicée et de Cyzique. Théodore, au contraire, plaida pour la guerre et tous les mauvais conseillers se rangèrent à son opinion. Mauvais conseillers, c'est la Chronographie qui parle ainsi. *Οἱ κακοὶ σύμβουλοι*, dit-elle, *σὺν τῷ Θεοδώρῳ τῷ ἡγουμένῳ τῶν Στουδίου*. Et elle ajoute, après avoir résumé les arguments de ces belliqueux, qu'ils ne savaient ni ce qu'ils disaient ni pourquoi ils parlaient. Et elle ne craint pas de consacrer une quinzaine de lignes à bien montrer leur sottise¹).

Ce ton que prend Théophane chaque fois qu'il s'agit du Studite accuse une fois de plus chez les deux higoumènes des manières de voir toutes différentes. A coup sûr, le désaccord noté par Théodore touchant le Moechianisme n'est qu'un épisode. C'est ailleurs aussi, c'est dans tout l'ensemble de la conduite, que le supérieur de Sigriane devait trouver son confrère du Stoudion trop ardent, trop rigide, trop porté aux mesures extrêmes. Le jugeait-il bien en le jugeant de la sorte? Au lieu de répondre, rappelons, comme certains hagiographes en face de situations analogues, qu'il y eut de la mésintelligence entre Paul et Barnabas, et laissons à Dieu, comme Chrysostome au sujet de ces deux apôtres, le soin de dire où fut le bon droit.

Nous aurions tort cependant de ne pas indiquer, à la décharge de Théophane, qu'il ne fut pas le seul à n'éprouver aucun enthousiasme pour la fougue et la sévérité studites. De son vivant, cela perce dans ses écrits, Théodore compta des adversaires ailleurs que parmi les hérétiques. Après sa mort, en visant à le copier, ses disciples ne donnèrent que trop souvent des sujets de plaintes.

On sait, par exemple, que le moine Pierre, premier biographe de saint Joannice, n'écrit jamais un mot sur les religieux de Stoudion sans tremper sa plume dans une encre singulièrement peu sympathique. Qu'il parle de saint Théodore, comme dans le récit de telle visite au mont Olympe, ou de saint Naucrèce, comme dans les pages relatives au patriarcat de Méthode, il semble prendre à tâche d'entasser les expressions les plus dures, comme s'il craignait toujours de rester au-dessous de sa pensée. Pour lui, les Studites n'agissent que sous les

1) Op. cit., anno 6305, p. 1000. Peut-être, il est vrai, ce passage n'est-il point de Théophane. On sait en effet que certains font arrêter son oeuvre à l'année 811 et attribuent le récit du règne de Michel I^{er} à un continuateur anonyme.

excitations de l'orgueil et de l'envie: hommes néfastes, perturbateurs de l'ordre, semeurs de scandales, êtres de malveillance, créatures du démon, ils servent, tels des instruments, les visées du diable et croient tous leurs aboiements inspirés de Dieu¹⁾. Et saint Joannice lui-même, si l'on en croit ce biographe, les tient en abomination²⁾.

Mais tout cela, peut-on dire, est le fait d'un Olympien jaloux. Alors, passons à saint Méthode. Le patriarche Méthode se vit réduit, et ceci est bien historique, à prendre contre les Studites les mesures les plus rigoureuses. Il les blâma solennellement du haut de l'ambon et leur écrivit d'un style sévère au dernier point: s'ils ne réprouvaient les écarts de Platon et de Théodore, s'ils ne rétractaient tout ce qui avait été dit et ne brûlaient tout ce qui avait été écrit contre Taraise et Nicéphore, l'excommunication devait tomber sur leur monastère³⁾. De pareilles paroles, accompagnées d'une pareille menace, prouvent bien que certains actes du grand Studite passèrent aux yeux de beaucoup, parmi les Byzantins du IX^e siècle, pour manquer de la discrétion voulue. Et cette constatation nous aide à comprendre que le Chronographe se soit exprimé en des termes si peu élogieux.

Telle fut, autant qu'on peut l'établir avec le peu de documents qui nous reste, la deuxième phase des rapports entre saint Théophane et saint Théodore, phase de mésintelligence et de froideur. Mais ces regrettables sentiments ne devaient point, grâce à Dieu, accompagner les deux saints jusqu'à la fin de leur vie. L'iconoclasme éclata et le petit fossé creusé entre le pacifique de Sigriane et le combattif du Stoudion se combla comme par enchantement. Non point, certes, que les deux higoumènes changèrent soudain leur caractère. Théophane resta, il fallait s'y attendre, un combattant héroïque mais froid, plutôt partisan de la défensive. Théodore se montra, au contraire, l'ardent lutteur qui va toujours de l'avant. Du moins, malgré cette différence d'allure, les deux moines se trouvèrent-ils dans le même camp, face au même ennemi.

XII.

La seconde phase de l'iconoclasme s'ouvrit, comme on sait, en décembre 814 par une conférence entre Léon l'Arménien d'une part, le

1) Acta Sanctorum, novembris II, 405, 422, 431.

2) Op. cit., p. 431 et 432.

3) De sanctis patriarchis Tarasio et Nicephoro, Migne, P. G., XCIX, p. 1853; S. Methodii episcopi contra Studitas, Migne, P. G., C, p. 1293—1297.

patriarche, des prélats et des moines d'autre part¹⁾. Saint Nicéphore, exilé le 13 ou le 20 mars 815, en fut la première victime²⁾. Tout aussitôt, le Studite se mit à la tête de la résistance. Non content d'avoir contredit l'empereur en face³⁾, il mobilisa son armée de moines et profita du dimanche des Rameaux, 25 mars, pour faire promener toutes les images de Stoudion autour du monastère⁴⁾. Neuf ou dix jours plus tard, durant la semaine de Pâques, il groupait chez lui les higoumènes orthodoxes de la capitale et fixait, d'accord avec eux, les meilleures mesures à prendre contre l'hérésie⁵⁾. Ce que lui valut tant d'initiative et de hardiesse, on le devine sans peine: il fut expulsé de Constantinople et jeté en prison.

Théodore vécut sous les verroux tant que dura le règne de Léon, mais non point toujours dans le même lieu. Il habita successivement Métopa, Bonéta et Smyrne. La ville de Smyrne est connue de tous. Le fort de Métopa s'élevait, comme le disent les hagiographes⁶⁾, près d'Apollonias, sur la rive orientale du lac. Quant à Bonéta, également un fort, ces mêmes hagiographes ont négligé de nous indiquer exactement sa position. Pour suppléer à leur silence, il faut consulter la correspondance du Studite. Bonéta, y lisons-nous, appartenait au thème des Anatoliques⁷⁾; il voisinait un lac salé où l'on ne voyait pas un seul poisson⁸⁾; il se trouvait à 100 milles de la côte lycienne⁹⁾; quand on le quittait pour aller à Smyrne on passait par Khônes¹⁰⁾. Or, la région correspondante à l'ancien thème des Anatoliques est assez bien déli-

1) Vita Leonis Armeni, Migne, P. G., CVIII, 1028 et 1029.

2) Théophane, De exilio S. Nicephori et translatione reliquiarum, n° 17, Acta Sanct., Martii II, 316; Michel, op. cit., n° 35, p. 285.

3) Michel, op. cit., nos 32—34, p. 280—284; Pseudo-Michel, op. cit., nos 65—74, p. 173—184.

4) Michel, op. cit., n° 36, p. 285; Ps.-Michel, op. cit., n° 78, p. 185.

5) Ibid.

6) Michel, op. cit., n° 37, p. 288; Ps.-Michel, op. cit., n° 82, p. 189; Anonyme, Vita S. Nicolai Studitae, Migne, P. G., CV, 884.

7) Lettre M. 10, p. 10. Cf. lettre S. II, 63, p. 1281; de même Michel, op. cit., nos 37 et 43, p. 288 et 296; de même encore Vita S. Nicolai, p. 884.

8) Lettre M. 75, p. 61.

9) Ibid. M. Tougaard, op. cit., p. XXIII, applique par distraction les renseignements de cette lettre, non à Bonéta, mais à Métopa. Il écrit au sujet de cette dernière localité: *Eo forte commodius maritimo cursu perveniebatur, licet Lycium littus C millibus distaret.* Apollonias de Bithynie placée à 100 milles de la côte lycienne et plus accessible de Constantinople par la Lycie que par tout autre point, voilà de quoi surprendre les géographes, même ceux qui n'ont point composé «The historical Geography of Asia Minor»!

10) Lettre S. II, 63, col. 1281.

mitée¹⁾. Parmi ses nombreux lacs, lacs presque tous d'eau douce et poissonneux²⁾, le seul qui me paraisse remplir toutes les conditions exigées pour Bonéta est celui de tchardak³⁾. La qualité de ses eaux lui a valu, dans l'usage courant, le nom d'Adji-Touz-Gheulu qui veut dire en turc Lac du sel amer. Il a les ruines de Khônes à l'ouest, sur la route de Smyrne, route si obligée et si naturelle que la voie ferrée d'aujourd'hui ne s'en écarte point. Enfin la distance qui le sépare de la mer Méditerranée au sud est bien à vol d'oiseau d'une centaine de milles, d'un peu plus si l'on part de la côte lycienne proprement dite, d'un peu moins si l'on part du golfe d'Adalia⁴⁾. En faut-il davantage pour émettre l'opinion que Bonéta devait se trouver sur les bords du moderne Tchardak-Gheulu?

L'incarcération de Théodore dans ces trois cachots dura près de six ans⁵⁾, d'avril 815 à janvier 821. Métopa le posséda pendant une année⁶⁾. C'est au printemps 816 qu'un voyage de quinze jours accompli par petites étapes⁷⁾, le conduisit à Bonéta. A la fin de sa troisième année de séjour dans ce fort⁸⁾, le 3 ou plutôt le 23 février 819⁹⁾, une flagellation particulièrement cruelle vint mettre ses jours en danger. Il fallut tous les soins de saint Nicolas, son fidèle compagnon, pour l'arracher à la mort. Trois mois plus tard¹⁰⁾, aux derniers jours de mai ou aux premiers de juin 819, l'ordre arriva de transférer Théodore à Smyrne. Le vaillant higoumène languissait dans cette troisième prison lorsque Michel II le Bègue monta sur le trône à la Noël 820. Par un édit publié trois jours après son avènement, le nouveau prince rappela

1) H. Gelzer, Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung, voir la carte.

2) V. Cuinet, La Turquie d'Asie, I, 813.

3) Situé juste au point où se rencontrent les vilayets de Koniah, d'Aidin et de Brousse, mais à l'intérieur de ce dernier.

4) M. Tougard, op. cit., p. XXIV, déclare Bonéta *non minus* quam ce kilometris a capite imperii dissitum. La vérité, c'est que, situé à 100 milles de la côte lycienne, Bonéta se trouvait à quelque 350 kilomètres de Constantinople.

5) Le Pseudo-Michel, op. cit., n° 102, col. 208, dit *sept ans*, mais c'est en comptant deux bouts d'années pour des années complètes. En réalité, de l'emprisonnement à la délivrance il s'écoula: 1° une fin d'année-d'avril 815 au 1^{er} septembre 815; — 2°, cinq années pleines — du 1^{er} septembre 815 au 1^{er} septembre 820; — 3°, un commencement d'année — du 1^{er} septembre 820 à janvier 821.

6) Anonyme, Vita S. Nicolai, col. 884.

7) Lettre M. 75, p. 61.

8) Michel, op. cit., n° 42, col. 296; Ps.-Michel, op. cit., n° 93, col. 197.

9) Michel, op. cit., n° 42, col. 296; Ps.-Michel, op. cit., n° 93, col. 200; Vita S. Nicolai, col. 885.

10) Michel, op. cit., n° 43, col. 297; Ps.-Michel, op. cit., n° 96, col. 201.

tous les proscrits de Léon l'Arménien, et c'est ainsi que le supérieur fut rendu à la liberté, sinon à son monastère, en janvier 821, après un an et demi de séjour à Smyrne¹⁾, durant le vingtième mois de sa détention dans cette ville²⁾.

Ces questions de lieu et de temps étaient à traiter ici, car il nous fera bon les savoir lorsque nous chercherons à établir la date exacte où Théophane souffrit et mourut martyr de l'iconophilie. C'est que, pour Théophane aussi, l'heure avait sonné de livrer bataille. Sa vie, depuis le concile de Nicée, s'était, semble-t-il, écoulée doucement dans le calme de Sigriane, sauf peut-être, comme nous l'avons dit, durant un moment d'immixtion, d'ailleurs mal définie, dans l'affaire du mariage adultère. Entre temps, sans que nous puissions indiquer en quelle année, il avait reçu la prêtrise et était devenu l'higoumène de Grand Champ. Un de ses amis, le moine historien Georges le Syncelle, était mort en 810 ou 811 en lui léguant tout ensemble et ses notes et le soin de poursuivre son oeuvre³⁾: il s'était mis au travail et venait de mener à bonne fin ces cinq longs siècles d'annales romano-byzantines qui lui valent d'occuper une si belle place parmi les chroniqueurs. Il avait, détail remarquable, composé cet ouvrage dans un état de santé des plus désavantageux, en proie aux assauts de la pierre qui l'avait attaqué en 810 dans la cinquantième année de son âge⁴⁾. Et maintenant, épuisé par la besogne faite et la maladie croissante, il en était réduit à traîner ses jours sur un lit de douleur.

Devant pareille ruine, tout autre que Léon V aurait éprouvé quelque sentiment de compatissante émotion. Mais l'insensibilité de Léon V allait de pair, pour ne pas dire plus, avec son grand génie politique et guerrier. D'autre part, le renom de Théophane était universel et sa vénération pour les images connue. Comment, cela étant, Léon V aurait-il consenti à laisser Théophane avec les seules tortures de sa maladie? Léon V manda Théophane à Constantinople. Incapable de faire un pas, l'higoumène de Sigriane se fit porter jusqu'au rivage et déposer dans une embarcation qui mit aussitôt le cap sur la capitale. Là, tenté de toute façon, il refusa de condescendre aux désirs de l'Arménien. Interné

1) Pseudo-Michel, op. cit., n° 101, col. 205.

2) Michel, op. cit., n° 46, col. 301; Vita S. Nicolai, col. 888.

3) Préface de la Chronographie, col. 56—61.

4) Anonyme A, op. cit., col. 52; Anonyme B, op. cit., p. 396; Anonyme C, op. cit., p. 292.

au monastère des saints Serge et Bacchus, soumis aux sollicitations perfidement caressantes du fameux Iannis, il tint ferme. Transporté au palais suburbain d'Eleuthère, enseveli en un cachot hideux, il tint ferme encore. A la fin, relégué dans l'île de Samothrace, il mourut.

Voilà, sans aucun détail, comment le supérieur de Grand Champ termina sa carrière. Complétons ce résumé et cherchons à fixer la chronologie encore incertaine des événements qui marquèrent la fin de sa belle vie.

XIII.

Un point hors de toute discussion, c'est que Théophane expira sous le règne de Léon l'Arménien, un 12 mars¹⁾. Le 12 mars de quelle année? M. K. Krumbacher²⁾ penche pour 817; M. W. Regel³⁾ préfère 818; le R. P. Van den Gheyn⁴⁾ écrit circa 820. Pour choisir entre ces données divergentes et fournir une réponse quelque peu assurée, il faut, en l'absence d'un texte explicite et positif, procéder par voie d'élimination. Sous le règne de Léon V, du 10 juillet 813 au 24 décembre 820, le 12 mars se présente sept fois. Si, pour une raison ou pour une autre, nous parvenons à l'écarter six fois, la date mortuaire de Théophane sera trouvée.

Disons, en attaquant le règne par la fin, que le 12 mars 819 et le 12 mars 820 sont à mettre de côté. La correspondance de saint Théodore Studite nous défend absolument de les faire entrer en ligne de compte.

Primitivement, nul ne l'ignore, cette correspondance était divisée en cinq livres⁵⁾. Le livre I^{er} renfermait quelques unes des lettres écrites par le saint entre le mois d'octobre 796 et celui de mars 815, celles surtout qu'il avait envoyées de Salonique, durant son premier exil en 797, et de Khalki, durant son deuxième exil de 809 à 811. Les livres II, III, IV et V étaient formés de lettres écrites entre avril 815

1) Anonyme A, op. cit., col. 52; Anonyme B, op. cit., p. 397; Anonyme C, op. cit., p. 293.

2) Geschichte der byzantinischen Litteratur, p. 193 et 342.

3) Analecta byzantino-russica, à l'index, s. v. Ἀγρός et Θεοφάνης, p. 132 et 139.

4) Acta Sanctorum, novembris II, p. 364.

5) Michel, op. cit., n^o 24, col. 264; Pseudo-Michel, op. cit., n^o 40, p. 153.

et novembre 826, c'est-à-dire durant le troisième exil¹⁾. Toutes les pièces de cette collection se conservaient encore au Stoudion à l'époque où les deux biographes de Théodore y tenaient la plume. Toutes, malheureusement, ne sont pas parvenues jusqu'à nous. De plus, celles qui nous sont parvenues n'ont pas toujours gardé leur place chronologique primitive. C'est ainsi, par exemple, que dans le manuscrit Coislin 279 le livre I^{er} renferme une vingtaine de lettres, les dernières, qui appartiennent certainement au règne de Michel II le Bègue²⁾. Il n'empêche, pourtant, qu'un certain ordre chronologique s'est conservé. Cela frappe surtout dans le livre II, celui des cinq qui a le moins souffert et qui renferme à lui seul plus de pièces que les quatre autres réunis³⁾. Malgré que les lettres adressées au même correspondant s'y soient plusieurs fois attirées les unes les autres, il est aisé de voir que le livre s'est constitué par la superposition de plusieurs collections particulières, lesquelles embrassaient, les unes en entier, les autres en partie, les quatre années 815 — 818. La lettre la plus ancienne y contenue⁴⁾ fut écrite par Théodore dans Constantinople même à la veille de l'exil, je veux dire durant la première huitaine d'avril 815⁵⁾; les plus récentes sont antérieures à la seconde flagellation subie par Théodore dans le fort de Bonéta, antérieures par conséquent au moins de février 819. Qu'il en soit ainsi, que les lettres du livre II se rapportent toutes à la période 815—818, c'est là un point que je n'entreprendrai pas de démontrer ici, car la conviction en pareille matière se base sur mille petits détails qu'il est impossible de relever incidemment, sur mille petits rapprochements qu'il est malaisé de faire en passant. Mais prenez vous-même directement contact avec cette partie de la correspondance du Studite, entretenez un commerce prolongé avec les pièces qui la composent, comparez ces lettres les unes aux autres en y remarquant les moindres indices, tels que l'emploi des mêmes mots,

1) En parlant ainsi des exils du Studite et de leur relation avec sa correspondance, je suis tout-à-fait en désaccord avec M. l'abbé Tougaard, *La Persécution iconoclaste*, p. 6; mais complètement d'accord, ce qui vaut mieux, avec saint Théodore lui-même et ses biographes.

2) Montfaucon, *Bibliotheca Coisliniana*, p. 312 et seq.

3) Dans le MS. Coislin 279, ce livre II contient 309 numéros, mais avec un 110 bis, ce qui fait 310 lettres, correspondant à Sirmond, II, 1—36 et à Mai, 1—280. De ces 280 numéros de Mai, il en est un, M. 98, qui donne le texte de la lettre dont Sirmond, II, 3, ne donnait que l'en-tête mutilé, et il en est cinq, M. 278, 145, 279, 217 et 280, qui se trouvaient déjà dans Sirmond, II, 2, 9, 21, 24 et 29.

4) Lettre S. II, 1, col. 1116.

5) Michel, op. cit., n^o 36, col. 285; Pseudo-Michel, op. cit., n^o 80, col. 288.

la répétition des mêmes tournures, l'expression des mêmes sentiments, l'allusion aux mêmes faits, la mention des mêmes personnes, rapprochez leurs données des données que l'histoire ou l'hagiographie fournissent par ailleurs, et je ne doute point que vous ne placiez, vous aussi, la composition du livre II avant février 819. Or, c'est dans le livre II, sous les numéros 248, 252, 262 et 263 du manuscrit Coislin 279, que se trouvent les quatre lettres de Théodore relatives en tout ou partie à la glorieuse mort de saint Théophane. Et que suit-il de là, sinon que l'higoumène de Grand Champ ne mourut ni le 12 mars 820, ni le 12 mars 819?

Si les deux dernières années du règne de Léon, 819 et 820, ne conviennent point, les deux premières, 814 et 815, ne conviennent pas davantage. L'empereur inaugura l'ère de ses violences contre les iconophiles par l'expulsion du patriarche Nicéphore survenue au plus tôt le 13 mars 815. Théophane ne put donc mourir ni le 12 mars de cette année là, ni le 12 mars de l'année précédente.

Le 12 mars 816 est également à écarter. D'après quatre de ses biographes, l'higoumène sigrianais passa deux ans dans les prisons de Constantinople¹⁾. Mais Léon V, on le sait par les vies de saint Théodore, ne s'en prit aux higoumènes qu'après la fête de Pâques 815, laquelle tomba le 1^{er} avril. Où trouver place pour deux années d'incarcération entre le 1^{er} avril 815 et le 12 mars 816?

L'année 817 peut élever des prétentions, car son mois de mars tombe bien quelque chose comme deux ans après le début de la persécution. Ces prétentions, toutefois, ne me paraissent pas fondées et je crois avoir de bonnes raisons pour écarter l'année 817 tout aussi bien que les autres.

Théophane, lorsqu'il mourut à Samothrace le 12 mars, se trouvait dans cette île depuis 23 jours²⁾. C'est donc, en tenant compte du temps nécessaire au voyage, vers le 15 février qu'il fut arraché de Constantinople. Or, ses deux années de séjour forcé dans la capitale avaient été des années complètes. Nous pourrions supposer le contraire, réduits au seul témoignage des quatre biographes cités, car ces biographes disent simplement deux ans; mais une lettre de saint Théodore précise leur renseignement en faisant durer cette incarcération deux années

1) Anonyme A, op. cit., p. 52; Anonyme B, op. cit., p. 397; Anonyme C, op. cit., p. 293; Nicéph. le Blakh., op. cit., col. 41.

2) Ibidem.

et plus¹⁾. D'avril 815 à février 817, il n'y a pas de quoi loger deux années et plus. Théophane n'est donc pas mort le 12 mars 817.

Théophane, objectera-t-on, a fort bien pu être l'objet d'une mesure exceptionnelle et goûter de la prison dès avant avril 815. Si les autres higoumènes jouissaient encore de la liberté durant la semaine de Pâques, lui pouvait se trouver dans les fers depuis quelques mois déjà. Deux faits confirment cette manière de voir. C'est d'abord que le supérieur de Sigriane fut appelé à Constantinople pour attirer les bénédictions du ciel sur une entrée en campagne de Léon V, et Léon V ne paraît point s'être battu après 814. C'est ensuite que Théophane était à Constantinople entre les mains de l'empereur antérieurement au départ de Théodore pour son exil de Métopa, et cet exil semble bien avoir suivi de très près les Pâques de 815.

La réponse à cette objection n'est point difficile. «Venez prier pour nous, qui allons marcher contre les Barbares», voilà ce que Léon l'Arménien écrivit à Théophane pour le faire venir à Constantinople. L'Anonyme A²⁾ et l'Anonyme B³⁾ l'affirment à peu près dans les mêmes termes; Nicéphore le Blakhernite le répète en termes analogues⁴⁾; je n'y contredis point. Mais qu'entend-on conclure de là? Que le supérieur de Sigriane fut mandé à Constantinople en 814? Le désir d'échapper à cette conclusion ne me fera pas dire que la raison mise en avant pour attirer le saint fut un simple prétexte et un mensonge sans fondement, car l'on n'aurait très vraisemblablement jamais recouru à pareil artifice si quelque expédition n'avait alors été à l'ordre du jour. Mais de quel texte s'autorise-t-on pour borner la carrière militaire de Léon à l'année 814? Les chroniqueurs, je le veux bien, ne signalent plus aucune campagne de lui après cette date; mais où sont les chroniqueurs qui aient multiplié les détails sur le règne de Léon et qui aient pensé, une fois la guerre commencée contre les images, à nous rapporter autre chose que les persécutions de ce prince? Or, même en bataillant contre l'iconophilie, Léon V a bataillé contre les barbares. Si les historiens ne le disent point, un petit mot de saint Théodore nous permet de l'affirmer. Dans une lettre écrite du troisième exil, aux premiers mois d'une année ou du moins avant une fête de Pâques⁵⁾ nécessairement

1) Lettre S. II, 29, col. 1200, ou M. 280, p. 230.

2) Op. cit., col. 52.

3) Op. cit., p. 396.

4) Op. cit., col. 37.

5) Lettre M, 213, p. 180 et 181.

postérieure aux Pâques de 815 et très probablement à identifier avec les Pâques de 817, Théodore ordonne au moine Protérios de se mettre en route pour Bonéta immédiatement après l'entrée en campagne de Léon V, *μετὰ τὸ ἐκστρατεῦσαι τὸν βασιλέα τότε ἴθι*¹⁾. Et ceci prouve bien que Léon ne cessa pas en 814 de se mettre à la tête de ses armées.

D'ailleurs, et ce disant j'attaque la seconde base de l'objection, il est faux que Théophane se trouvât déjà dans la capitale au mois d'avril 815. Qui l'y place dès ce moment là? Un seul auteur, l'auteur de la vie métaphrastique. Mais il suffit de parcourir son récit pour s'apercevoir qu'il contredit les faits les mieux avérés. Ne dit-il pas²⁾ que Léon persécuta dès son avènement! Ne dit-il pas³⁾ que Théophane vécut des années à Samothrace! Comment le croire, après cela, lorsqu'il nous affirme⁴⁾ que Théophane, enfermé depuis quelque temps dans un cachot de la capitale, parut devant l'empereur et fut condamné à l'exil le lendemain même du jour où Théodore, également conduit en présence du prince, avait été frappé de la même peine?

Le Studite ne fait jamais la moindre allusion à cette dernière comparution devant l'Arménien, et ses biographes, pourtant assez explicites sur les événements de mars et d'avril 815, ne la mentionnent point non plus. D'autre part, tous les biographes sérieux de Théophane s'inscrivent en faux contre leur confrère. L'Anonyme A déclare expressément que l'higoumène sigrianais ne fut jamais admis à voir le prince⁵⁾. De même l'Anonyme B⁶⁾. De même Nicéphore le Blakhernite⁷⁾. De même Théodore le *protoascretis*⁸⁾. Il y a plus. La première lettre de saint Théodore Studite au supérieur de Grand Champ s'ouvre sur les mots que voici: *J'ai appris tardivement, mais enfin j'ai appris que vous avez été empoigné par ces judaïsants...*⁹⁾. Or, cette lettre est tout au moins de Métopa, sinon de Bonéta. Commencerait-elle de la sorte si, comme l'affirme notre auteur, Théophane avait été jeté dans les fers avant le départ de Théodore pour l'exil?

1) Lettre M, 209, p. 179.

2) Op. cit., n^o 15, col. 25.

3) Op. cit., n^o 68, col. 29.

4) Op. cit., n^{os} 17 et 18, col. 29.

5) Op. cit., col. 52.

6) Op. cit., p. 396.

7) Op. cit., col. 37.

8) Op. cit., p. 614.

9) Lettre M. 140, p. 124.

Théodore, encore libre chez lui au début d'avril 815, n'aurait pas attendu si longtemps pour apprendre l'emprisonnement de Théophane à Constantinople, si l'emprisonnement de Théophane avait précédé cette date.

Ainsi croule l'objection. La preuve tirée des *deux années et plus* d'incarcération garde toute sa force. Voici, au surplus, une ou deux autres preuves, un peu compliquées peut-être et difficiles à exposer, mais qui n'en ont pas moins une grande valeur.

Il existe une lettre, la lettre M. 188, où le Studite énumère à Ignace de Milet les higoumènes iconophiles qui tiennent ferme dans leur résistance à l'hérésie. A quelle date cette lettre remonte-t-elle? Est-elle antérieure ou postérieure au 12 mars 817? Je n'hésite pas à dire qu'elle est postérieure. Théodore l'écrivit après avoir appris du moine Denys quel était le lieu d'exil et quels les sentiments de l'évêque Ignace¹⁾. Mais, ce moine Denys, un des plus fidèles courriers de l'higoumène studite²⁾, se trouvait encore à Rome au moins en février 817, car il reçut, nous dit son higoumène³⁾, des bénédictions toutes spéciales du pape saint Pascal I^{er}, élu le 25 janvier de cette année là, et l'on ne voit guère que le nouveau pontife ait pu donner une audience au petit moine oriental et lui manifester son opinion sur la question iconoclaste dès le lendemain de son avènement. Or, avant d'apporter à Bonéta des nouvelles de l'évêque Ignace, Denys avait eu le temps de retourner d'Italie, d'aller dire ou de faire dire à Théodore ce que saint Pascal I^{er} pensait touchant les images⁴⁾, de passer à Saccoudion auprès de Naucrèce et d'y recevoir par son intermédiaire un ordre de Théodore qui l'envoyait auprès de son frère Joseph alors exilé au loin⁵⁾. C'est seulement au retour de ce voyage auprès de Joseph⁶⁾, voyage où Denys avait eu l'occasion de rencontrer Ignace de Milet⁷⁾, que fut écrite

1) Lettre M. 188, p. 159 et 160.

2) Cet homme de confiance fut envoyé non seulement à Rome mais encore à Jérusalem, lettre S. II, 15, p. 1160. Le moine Anthime lui fut confié durant quelque temps, lettre S. II, 105, p. 1364. Denys mourut sous Michel II, dans le monastère de Myélé, au retour d'une de ses courses, lettre S. II, 111 p. 1372. Théodore fit son éloge dans une lettre catéchétique, S. II, 112, p. 1373, et composa son épitaphe en quatre vers iambiques, Carmen, CXIX, col. 1809. Ne confondez pas ce Denys avec celui de la lettre S. II, 209, col. 1629.

3) Lettres M. 192, p. 165; S. II, 35, col. 1209; S. II, 111, col. 1373.

4) Lettre M. 192, p. 135.

5) Lettre S. II, 10, col. 1144.

6) A ce moment, le fidèle courrier se rendit à Bonéta pour y remettre à Théodore des lettres de saint Joseph et du moine Anthos, Lettre M. 186, p. 158, et 187, p. 159.

7) Lettre M. 188, p. 159.

la lettre M. 188. Cela ne reporte-t-il pas sa composition bien après le 12 mars 817? La réponse n'est point douteuse. Or, l'higoumène de Grand Champ figure dans cette lettre parmi les supérieurs qui continuent toujours à combattre contre l'iconoclasme. C'est donc que saint Théophane vivait encore après le 12 mars 817.

Renseigné sur les sentiments de Rome à l'égard de l'hérésie, Théodore chargea le moine Euphémien, qui avait vu saint Pascal avec Denys¹⁾, de retourner sur les bords du Tibre et d'y porter une lettre au pape²⁾, une autre à l'archimandrite Basile, supérieur du couvent Saint Sabas de Rome³⁾, une troisième à l'évêque Jean de Monembasie et à l'higoumène Méthode de Khénolakkos, iconophiles orientaux réfugiés dans la ville éternelle⁴⁾. Quelques mois plus tard, probablement en 818, Théodore confiait une mission toute pareille au moine Epiphane, déjà connu à Rome⁵⁾, où la seconde tragédie moechienne l'avait amené deux fois⁶⁾. Epiphane devait remettre au pontife romain une seconde lettre de Théodore. Qu'il ait réellement accompli le voyage projeté, ou que son incarcération imprévue à Constantinople⁷⁾ ait forcé de lui substituer un autre courrier, il n'en reste pas moins que le Studite écrivit deux lettres à saint Pascal. Or ces deux lettres ne sont pas signées que de lui. Avant *Théodore de Stoudion*, l'en-tête de la première inscrit *Jean de Cathares, Théodore de Picridion, Athanase de Paulopétrion et Jean d'Eukairia*⁸⁾. L'en-tête de la seconde porte les mêmes indications, sauf que le nom de *Jean d'Eukairia* n'y figure plus⁹⁾. Pourquoi? Parce que, dit Théodore à son courrier¹⁰⁾, Jean d'Eukairia s'était laissé gagner au parti des iconoclastes. Retournons maintenant à cette liste dressée par Théodore des higoumènes iconophiles restés invincibles. Qui y trouvons-nous? Jean de Cathares, Théodore de Picridion, Athanase de Paulopétrion, Théophane du Champ, Hilarion de Dalmate et Macaire de Pélécète¹¹⁾. A la simple vue de

1) Lettre M. 192, p. 165.

2) Lettre S. II, 12, col. 1152.

3) Lettre M. 192, p. 164.

4) Lettre M. 193, p. 166. Ce Méthode devait gouverner l'Eglise de Constantinople sous l'impératrice Théodora, de 843 à 847.

5) Lettre S. II, 35, col. 1209.

6) Lettre S. I, 33, col. 1017; 34, col. 1028; 35, col. 1028.

7) Lettre M. 277, p. 222.

8) Lettre S. II, 12, col. 1152.

9) Lettre S. II, 13, col. 1153.

10) Lettre S. II, 35, col. 1209.

11) Lettre M. 188, p. 160.

cette liste une réflexion s'impose, c'est qu'elle débute en reproduisant, et cela dans le même ordre, le nom des higoumènes signataires des lettres au pape. Mais Jean d'Eukairia, signataire de la première lettre à saint Pascal, n'est point mentionné. Jean d'Eukairia avait donc cessé à ce moment-là d'être iconophile. D'où il suit que la liste des supérieurs fidèles a été dressée quelque temps après la première lettre à saint Pascal. Cela revient à dire qu'elle est assez postérieure au 12 mars 817. Or, comme il est aisé de le constater, Théophane du Champ y figure parmi les héros vivants de l'iconophilie. C'est donc, je voulais simplement en venir là, que Théophane n'était point mort le 12 mars 817.

Et voilà rejetés tous les 12 mars du règne de Léon, sauf le seul 12 mars de l'année 818. Concluons-en, jusqu'à preuve du contraire, que l'higoumène Théophane de Grand Champ rendit son âme à Dieu le 12 mars 818.

XIV.

Cette date mortuaire si péniblement conquise va nous permettre de reconstituer avec moins de peine le rôle que Théophane joua vis-à-vis de Léon l'Isaurien et de son hérésie, de reconstituer ce rôle, non pas dans tous ses détails, car il reste encore beaucoup de points obscurs, mais du moins dans ses grandes lignes.

A la nouvelle des premiers éclats iconoclastes, tous les higoumènes de Bithynie à qui leur santé permettait ce voyage s'étaient empressés d'accourir dans les murs de la capitale. Le 1^{er} avril 815, ils virent l'empereur sanctifier la fête de Pâques en asseyant Théodote Cassiteras, fils du patrice Michel Mélissène, sur le siège que la violence venait d'arracher à saint Nicéphore. Un synode suivit cette intrusion auquel ils furent convoqués. Quelques-uns d'entre eux seulement refusèrent d'y trahir l'orthodoxie. Les autres, plus fidèles aux traditions de Byzance, n'éprouvèrent aucune peine à y déclarer que la seule foi de l'Eglise était évidemment l'opinion du prince. Celui-ci, content de cette facile victoire, chercha d'abord à gagner les récalcitrants par la douceur. Puis, sans doute pour couper court à leur propagande iconophile et peut-être aussi pour ménager à leur esprit ce calme de la retraite absolue si propice aux sages réflexions, il les enferma dans les prisons de Constantinople.

Plusieurs mois se passèrent sans les amener à résipiscence. Alors, impuissant à briser tant de résistance, Léon voulut s'en venger. En janvier 816, voyant les jours très courts et la saison mauvaise, il fit jeter les confesseurs sur tous les chemins de l'exil et ordonna de les conduire à marches forcées dans les forts les plus lointains de l'Asie. Saint Nicéas le Médikiote, dont la Vie nous fournit ces précieux renseignements¹⁾, fut mené en sept jours de Constantinople à Masalaion.

Mais que gagnait l'iconoclasme à tenir tant de moines vénérables dans les fers? Les fers, cela c'était bon pour les irréductibles, pour un Théodore de Stoudion par exemple; mais les autres, ne valait-il pas mieux chercher encore à les conquérir par les flatteries et par les promesses? L'Arménien jugea bon de tenter un nouvel effort dans ce sens, et les higoumènes à peine arrivés dans l'exil en furent aussitôt rappelés²⁾. Mais à recourir une seconde fois au régime de la douceur, l'empereur voulut sans doute appliquer son expérience sur une grande échelle. Aux higoumènes qui avaient déjà goûté de la prison, il dut ajouter les supérieurs iconophiles qui étaient restés jusque-là dans leurs monastères, indemnes de la persécution, et c'est alors, à la fin de janvier ou au commencement de février 816, que Théophane de Grand Champ reçut vraisemblablement une invitation à venir dans la capitale.

Syméon Métaphraste, ou du moins l'anonyme que nous appelons ainsi, raconte ce dernier événement d'une manière assez peu vraisemblable. D'après lui, tout aurait commencé par une lettre de Léon sollicitant le saint de souscrire à l'iconoclasme et par une réponse du saint réfutant vigoureusement l'hérésie. Au reçu de cette réponse, dont on peut voir le texte dans les actes³⁾, l'empereur aurait fait incendier Grand Champ, fouetter les moines, disperser la communauté, amener Théophane chargé de fers à Constantinople. Les autres biographes, nous l'avons vu, racontent la chose plus simplement. Théophane, disent-ils d'un commun accord, fut mandé dans la capitale soi-disant pour intéresser le ciel aux préparatifs d'une expédition projetée contre les barbares. Et ce récit mérite plus de confiance. En tout cas, le supérieur sigrianais se trouvait sous la main de l'empereur dès février 816, prêt à partager le sort des higoumènes rappelés de l'exil.

1) Théostéricte, Vita S. Nicetae, n^{os} 37 et 38, Acta Sanctorum, aprilis I, p. XXIV et XXV.

2) Nicéas ne passa que cinq jours à Masalaion.

3) Op. cit., n^o 16, col. 25.

Pour ceux-ci, les huit ou dix semaines qui suivirent leur retour furent, dit l'hagiographe Théostéricte¹⁾, un temps de relâche. Sans avoir à souffrir autre chose que la perte de leur liberté et les angoisses de l'attente, ils purent terminer l'hiver, passer le Carême et célébrer les Pâques. Mais après cette fête qui tomba le 20 avril, Léon l'Isaurien prit enfin une résolution. Au monastère des saints Serge et Bacchus, près de ce palais d'Hormisdas habité par Justinien avant son avènement, et de cette église des saints Pierre et Paul plus spécialement affectée aux membres du clergé romain de passage à Constantinople, gouvernait un adversaire acharné des images, esprit fourbe et souple et fertile en ressources, le trop fameux Jean Morokharzanos, surnommé Grammaticos et Devin ou Sorcier, celui-là même qui devait occuper le trône patriarcal de 832 à 842 ou 843, et que les iconophiles contemporains appellent presque toujours Iannis. Léon livra les higoumènes à cet homme avec mission de les séduire et de les corrompre²⁾. Secondés par l'économe Joseph, principal objet des querelles moechiennes, les efforts et l'habileté de Iannis produisirent les résultats espérés. Dès la fin de l'été 816, les supérieurs de Photeinoudion, d'Hérakleion, de Médikion, de Mylion, d'Hypolikhnion, de Goulaion et de Phlouboutos avaient capitulé³⁾. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, chutèrent par surprise, sans jeter l'anathème aux images, simplement en acceptant la communion du patriarche intrus, et leur repentir, comme il arriva surtout pour saint Nicétas de Médikion, ne tarda pas à réparer leur faute. Mais d'autres, plus intrépides ou plus clairvoyants, échappèrent à toute surprise. Avec saint Hilarion de Dalmate⁴⁾ et saint Macaire de Pélécète⁵⁾, notre saint Théophane de Grand Champ fut de ceux-là.

Théophane, quoi que puisse en dire le Métaphraste⁶⁾, n'avait pas eu, pas plus d'ailleurs que son confrère de Pélécète⁷⁾, à comparaître devant l'empereur. Depuis les conférences du début où les iconophiles s'étaient si bien permis de rétorquer tous ses arguments, le théolo-

1) Vita S. Nicetae, n^o 39, p. XXVI.

2) Lettre M. 79, p. 67.

3) Lettre S. II, 9, col. 1140.

4) Lettres M. 140, p. 125; 188, p. 160; 205, p. 177.

5) Sabas, Vita S. Macarii, n^o 11, Analecta Bollandiana, XVI, p. 154; Lettre M 188, p. 160.

6) Op. cit., n^o 18, col. 29.

7) Sabas, op. cit., n^o 10, p. 154.

gastre impérial préférait faire de la théologie à distance, sans aucun de ces tête à tête où ses contradicteurs le mettaient si facilement au pied du mur tout en lui déclarant que les questions dogmatiques ne le regardaient pas. Donc, l'empereur ne discuta avec l'higoumène de Grand Champ que par l'intermédiaire, d'abord d'un officier, ensuite de Iannis. Celui-ci travaillait ses prisonniers un à un, les tenant enfermés aux quatre coins de son monastère, sans relations entre eux. Il ne tarda pas, habitué aux hommes et aux choses, à comprendre l'inutilité de ses efforts vis-à-vis de Théophane. Aussi, un beau jour, s'en fut-il confié à son maître qu'il désespérait de conquérir le Sigrianais. Pareille déclaration conduisait inmanquablement celui qui en était l'objet au fond d'un cachot très dur ou dans d'exil. Théophane, arraché du couvent des saints Serge et Bacchus, fut porté au sud-est de la ville, sur la côte de la Propontide, et jeté dans un réduit obscur au-dessous du palais d'Eleuthère¹⁾.

D'après ses biographes, Théophane habita cette affreuse prison durant deux ans. S'il en était réellement ainsi, il faudrait dire que la persécution atteignit l'higoumène peu après les Pâques de 815 et que son passage par les mains de Iannis fut antérieur au passage par les mêmes mains de saint Nicétas le Médikiote et de ses compagnons. La chose, il est vrai, n'est pas impossible en soi, car rien n'empêche Iannis d'avoir joué son rôle de tentateur à plusieurs reprises et durant de longues années. C'est, en effet, à lui, semble-t-il, que l'économe Naucrace, jusque là relégué à Saccoudion, fut livré vers 818²⁾. Mais, bien que possible à la rigueur, cette marche des événements me paraît moins probable. Si je ne me trompe, ou bien les deux années d'incarcération au palais d'Eleuthère doivent s'entendre d'années incomplètes, ou bien les biographes du saint ont pris pour la durée de son emprisonnement dans ce seul cachot ce qui fut en réalité la durée de tout son séjour forcé à Constantinople. C'est, de même, le temps écoulé entre l'appel de Sigriane et le départ pour Samothrace que saint Théodore Studite indique comme supérieur à deux ans³⁾.

Pas un contemporain ne s'intéressa plus que Théodore Studite aux faits et gestes de cette époque et ne les suivit de plus près. Son at-

1) Anonyme A, op. cit., p. 52; Anonyme B, op. cit., p. 397; Nicéph. le Blakh., op. cit., p. 40.

2) Lettre S. II, 36, col. 1212.

3) Lettre S. II, 29, col. 1200.

tention, comme de juste, se porta d'une manière toute spéciale sur le supérieur de Grand Champ. Ce Théophane, qui lui tenait par des liens spirituels si intimes, n'allait-il pas se mettre, comme au temps du Moechianisme, dans le camp opposé au sien? Quelle joie pour Théodore quand il apprit de son exil l'emprisonnement et la constance de l'higoumène sigrianais! Charger un de ses courriers de se glisser dans le monastère des saints Serge et Bacchus et d'y remettre une lettre au vénérable captif fut son premier soin. Cette lettre¹⁾ était ainsi conçue :

«J'ai appris tardivement, mais enfin j'ai appris que vous avez été empoigné par ces judaisants et pseudochrétiens, ô père très illustre. Comment n'ont-ils pas rougi de porter la main sur un homme de Dieu, sur un personnage vénérable, sur un corps brisé par une vie religieuse de tant d'années et par une maladie excessivement douloureuse! Ayant porté la main sur le Christ, ayant outragé et persécuté le Christ lui-même, ils ne reculent plus devant aucun forfait. Mais grâces soient à Dieu pour ses dons indicibles! Vous, dont le corps est malade à mourir, il vous a gratifié d'une force d'âme supérieure à celle de beaucoup de gens bien portants, et vous êtes devenu le héraut de la vérité, et vous avez repris avec vaillance les discours hérétiques, et vous êtes resté perpétuellement inébranlable dans la confession du Christ. Voilà qui couronne vos labeurs ascétiques! Voilà qui met le comble à vos connaissances dans la science divine! Vous avez réjoui Dieu qui vous aime; vous avez charmé les anges qui contemplent votre admirable vie; vous avez posé sur votre tête le diadème de la confession; pour l'Eglise et pour moi, qui suis votre pauvre et misérable fils, vous êtes devenu une colonne de salut. Soyez donc heureux; réjouissez-vous à la pensée et dans l'espérance des récompenses éternelles! Priez aussi pour que je marche à votre suite, moi le dernier de vos enfants, et veuillez saluer de ma part celui qui est tout ensemble votre très saint compagnon de lutte et mon père, je veux dire l'exarque».

Le personnage mentionné à la fin de cette lettre n'est autre, à mon avis, que saint Hilarion le Jeune. Celui-ci, par le fait même qu'il gouvernait le couvent de Dalmate, était *l'exarque* des monastères de Constantinople. Ajoutez, pour confirmer l'identification, que saint Théodore s'intéressait beaucoup à lui et qu'il lui écrivit au moins une

1) Lettre M. 140, p. 124.

fois¹⁾. Ajoutez aussi qu'Hilarion, au témoignage d'autres documents, fut bien interné au couvent des saints Serge et Bacchus comme Théophane. L'empereur, dit sa notice²⁾, le livra au *patriarche*, et par ce mot de patriarche il faut entendre, non pas comme on l'a fait quelquefois³⁾, Théodote Mélissène Kassitéras alors en fonctions et par suite peu désigné pour le rôle de geôlier et même de bourreau, mais bien Iannis qui monta sur le siège patriarcal une quinzaine d'années plus tard.

En mettant dans sa lettre à Théophane un salut pour Hilarion, Théodore n'ignorait pas que les deux prisonniers du monastère des saints Serge et Bacchus étaient tenus à l'écart d'un de l'autre; mais il comptait que les deux higoumènes parviendraient, comme il y parvenait lui-même, à tromper la vigilance de leurs gardiens et à communiquer ensemble, sinon directement, du moins par l'intermédiaire de certains moines auxquels on permettait encore de les approcher.

Il suit de là que Théophane ne se trouvait pas encore au palais d'Eleuthère, quand le Studite lui écrivit sa première lettre. S'y trouvait-il déjà quand il lui écrivit la seconde? Ce dernier témoin des relations épistolaires entretenu par nos deux saints s'exprime ainsi⁴⁾.

«C'est un plaisir pour le fils de parler à son père comme aussi pour le père de parler à son fils: d'où cette nouvelle lettre. Car je suis votre enfant dans le Seigneur, mais hélas! pourquoi faut-il que je sois si au-dessous des vertus paternelles! Il n'empêche que les souffrances de votre martyr font ma gloire. Souffrir dans la vieillesse, avec les affreuses douleurs d'un mal qui vous cloue au lit et dont les atroces tortures sont toujours sur le point de vous tuer, souffrir ainsi, être arraché de son vénérable monastère, être séparé de sa sainte communauté, être enfermé en prison, être privé de tous les soins nécessaires, et ne fléchir devant aucune de ces souffrances par amour du Christ, mais résister, mais confesser sa foi, mais répondre vaillamment à toutes les questions, cela c'est avoir la couronne du martyr, ô bienheureux père. Quelle immensité de gloire pour vous! que de victoires pour vos combats! Car Dieu et les gens de bien vous comptent comme volontaires, à cause du témoignage que vous rendez au Christ, même les

1) Lettre M. 19, p. 18.

2) Acta Sanctorum, junii I, 747.

3) Nicodème, Συναξαριστής III, p. 85; K. Doukakis, Μέγας Συναξαριστής VI, p. 58.

4) Lettre M. 205, p. 176.

souffrances involontaires infligées par votre infirmité. Vous avez soutenu les orthodoxes; vous avez confondu nos adversaires et aussi, je l'ajouterai, ceux des nôtres qui, cherchant des prétextes à faire le mal, mettent en avant soit la maladie soit toute autre excuse. Mais que le Christ, initiateur de votre martyre, en soit aussi le consommateur! Vous, de votre part, formulez ce même souhait pour moi, votre enfant. Si mon père l'exarque est à vos côtés, je lui présente mes humbles saluts».

Ici, on le voit, Théodore ne paraît plus très sûr que Théophane et Hilarion habitent encore dans la même enceinte. De fait, à la date de cette seconde lettre, c'est-à-dire en 817, les deux illustres confesseurs ne devaient plus se trouver entre les mains de Iannis. Déjà, sans doute, saint Théophane languissait sous le palais d'Eleuthère et saint Hilarion se trouvait très probablement dans le monastère du Phoneus, sur la rive européenne du moyen Bosphore, peut-être même dans celui du Kyklobion, au coin sud-ouest de Constantinople. Ce dernier couvent, il est vrai, s'élevait tout proche du quartier éleuthérien, et deux hommes de confiance admis auprès des deux higoumènes captifs, l'un auprès de l'un, l'autre auprès de l'autre, avaient toute facilité pour servir d'intermédiaires discrets à leurs relations. En allait-il vraiment ainsi? Peut-être. Et peut-être saint Théodore, d'ordinaire si bien informé, connaissait-il très exactement cet état des choses, et peut-être sa phrase *Si mon père l'exarque est à vos côtés* doit-elle s'expliquer dans ce sens plus large.

XV.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, l'heure approchait où l'higoumène de Grand Champ, conformément au vœu du Studite, allait consommer son martyre. C'était un des derniers jours de 817 ou un des premiers de 818; le moine laissé auprès de Théophane cherchait à encourager son maître. «Sans doute qu'elle s'amollira, lui disait-il ¹⁾, la dureté de Léon. Oui, père, en considération de votre maladie et de votre long emprisonnement, il vous enverra dans votre monastère pour que vous y mourriez en paix.» Mais lui de répondre: «Non, mon enfant, non, tu ne verras jamais cela. L'empereur va m'envoyer dans une île

1) Anonyme B, op. cit., p. 397.

rude et point du tout faite pour me soulager. Là nous logerons chez un vieillard, et c'est là que je mourrai, et c'est de là que j'irai vers l'objet de mes désirs, vers le Christ Roi». Quelques jours plus tard, vers le 15 février 818, un ordre impérial reléguait Théophane à Samothrace ¹⁾.

Pourquoi cette sentence d'exil portée en plein hiver contre un moribond? C'est que, sans doute, apprenant l'état désespéré de l'higoumène captif, Léon préféra que sa mort survint sans bruit au fond d'une île solitaire plutôt qu'aux portes mêmes de la capitale. Peut-être aussi quelque incident inconnu de nous était-il venu surexciter juste à ce moment l'irascible caractère du violent Arménien.

Le départ de Constantinople fut-il précédé d'une flagellation? Théodore asecretis nous montre le saint tout ensanglanté, tout couvert des blessures dont les fouets avaient sillonné son corps ²⁾. Syméon Méta-phraste, d'accord avec lui pour le fond, remplace les verges par des nerfs de bœuf et déclare que le pauvre higoumène en reçut 300 coups ³⁾. Ces deux auteurs sont-ils dans le vrai? Le silence des autres sources, plus anciennes ou plus sûres, semble plutôt indiquer le contraire.

A Samothrace, Théophane reçut l'hospitalité qu'il avait prédite et se prépara joyeusement à la mort. Celle-ci le frappa vingt-trois jours après son arrivée, le 12 mars. Que pouvait-il arriver de mieux au patient confesseur que la maladie et la persécution torturaient depuis si longtemps?

Lorsqu'il se coucha ainsi dans la tombe, l'higoumène de Grand Champ avait 58 ans à peine. Au premier abord, l'insistance avec laquelle Théodore parle de lui comme d'un vieillard donnerait à penser qu'il mourut beaucoup plus avancé en âge. Mais nous ne devons pas nous laisser induire en erreur par les expressions du Studite. Celui-ci, né quelques mois seulement avant le Sigrianais, ne fait-il pas lui-même allusion à sa propre vieillesse dans une lettre ⁴⁾ antérieure à 819? Avant de mourir à 67 ans ne se présente-t-il pas lui-même ⁵⁾ comme un vieillard? D'ailleurs, Théophane était dans une situation toute spé-

1) Anonyme A, op. cit., p. 52; Anonyme B, op. cit., p. 397, et toutes les autres vies du saint, ainsi que des documents étrangers, par exemple les Acta ss. Davidis, Symeonis et Georgii, № 16, dans les Analecta Bollandiana, XVIII, 229.

2) Op. cit., p. 616.

3) Op. cit., № 18, col. 29.

4) Lettre M. 146, p. 129.

5) Lettre S. II, 214, col. 1645.

ciale pour ne pas rester jeune aussi longtemps que d'autres: malade comme il l'était depuis sa cinquantième année, les souffrances n'avaient pu manquer de le casser avant l'âge et de le vieillir très précocement.

L'exil à Samothrace et la mort furent vite connus de saint Théodore. Lui, heureux d'une fin comparable en tout à celle des martyrs, s'empressa d'en remercier le ciel et de s'en réjouir avec ses correspondants les plus sûrs.

A saint Nicéas, higoumène de Médikion, il écrit ¹⁾:

« . . . Vous n'ignorez sans doute point le départ vers le Seigneur de Théophane le bien nommé, père d'un très grand nombre de personnes et mon sacré parrain à moi-même. Ce bienheureux, après de brillantes victoires dans la carrière ascétique, a mérité pour la fin de sa vie le meilleur des couronnements, la confession du Christ, et cela, malgré les ennuis et les souffrances d'une si horrible infirmité. Avec son corps de vieillard, il a combattu comme avec un corps de jeune homme. Il est devenu pour ceux qui restent debout un soutien et une sécurité, un reproche pour ceux qui cherchent des prétextes à faire le mal. Que ses prières et les vôtres, mes pères, m'obtiennent aussi le salut à moi pécheur! . . . »

A saint Joseph de Thessalonique, son frère, Théodore écrit ²⁾:

« . . . Il s'en est allé mon parrain de vie religieuse. L'homme excellent a remporté le prix de la confession au milieu de cette insupportable maladie qui l'empêchait même de se retourner sur son lit. Et comment? Il a résisté; on l'a saisi, puis emprisonné, puis exilé; il a consommé son martyre dans l'exil. Ainsi Dieu n'a point dédaigné les grandes œuvres que vous savez de son obéissance monastique, bien qu'il eût, à cause de mes péchés, fait cause commune avec les Mœchiens. Ceci par ménagement du corps et non par assentissement de l'esprit, comme les événements l'ont bien montré. Aussi, détaché par Dieu de cette bande ³⁾, a-t-il transformé sa défaite en victoire. Il en va de même pour l'higoumène de Médikion et pour l'évêque de Nicée, ainsi que me l'affirment des lettres d'eux. Mais pourquoi nommer celui-ci et celui-là? Je crois que tous ceux de la résistance partagent les

1) Lettre M. 224, p. 191.

2) Lettre S. II, 31. col. 1207.

3) Cette bande, appelée ici *συμμορία*, ailleurs *κουστωδία*, lettre S. II, 9, col. 1140, est ce groupe de gens d'Eglise parmi lesquels l'économiste Joseph, que l'higoumène studite trouva au premier rang des Mœchiens sous Nicéphore I^{er} et qu'il vit, sauf quelques exceptions, fléchir devant l'iconoclasme sous Léon V.

mêmes sentiments. Lui-même notre véritable patriarche en est à confesser la vérité: je le tiens de quelqu'un qui l'a entendu de ses oreilles louer notre opposition d'alors ¹⁾. En parlant ainsi, j'ai voulu tout ensemble et décerner au défunt l'éloge qu'il mérite et donner à Votre Sainteté les nouvelles que je lui dois . . .»

Dans une lettre portée au moine Athanase par le même courrier qui remit la précédente à Joseph, saint Théodore inséra la phrase suivante ²⁾:

« . . Mon père spirituel est mort, ainsi que tu me l'as écrit. Lis ma lettre à l'archevêque et tu y verras combien je l'ai pleuré . . .»

Mais où le grand Studite parla tout au long de saint Théophane, ce fut dans sa lettre aux deux religieuses Mégalo et Marie. Marie était la parente de Mégalo et Mégalo, nous le savons, était elle-même la virginale épouse de l'higoumène sigrianais. Toutes deux, à la mort de celui-ci, avaient eu à cœur d'en informer saint Théodore. D'où la réponse que voici ³⁾:

«Votre lettre est précieuse et votre salutation bien avisée; mais la nouvelle que vous m'annoncez, comment l'appellerai-je? triste ou joyeuse?

«Il s'en est allé, mon père, ce confesseur du Christ, cet autre Job, cet honneur des moines, cet ouvrier de l'amour, cet homme chéri de tous, cet homme de Dieu, cet œil plein de larmes, cet esprit épris de savoir, cette âme enrichie de science divine, ce prodige d'humilité, ce trésor d'intelligence, lui si en vue dans le siècle et si éminent dans le cloître, lui que l'amour de Dieu captiva et que saisit la haine du monde, lui qui sacrifia gaiement au Christ toute son immense fortune, qui se détacha d'une femme illustre, de ses parents, de ses amis, de ses familiers, qui abandonna ses dignités terrestres, sa maison, sa cité, sa patrie, et cela dans la fleur de ses années, beau de visage, haut de taille, robuste de corps, distingué de manières, bien doué au physique et au moral... Mais on aurait beau ajouter à ces paroles, on resterait toujours au-dessous de sa vertu. Donc, il est parti, il est monté vers Dieu. Où? Comment? Arraché de son monastère, porté à cause de sa douloureuse maladie, emprisonné à Constantinople durant deux ans et

1) Il s'agit ici de l'opposition faite à saint Nicéphore par l'higoumène Studite au sujet de l'indulgence trop grande dont l'économiste Joseph avait été l'objet.

2) Lettre M. 236, p. 199.

3) Lettre S. II, 31, col. 1201.

plus, exilé dans une île, c'est là qu'il a terminé sa carrière en confesseur de la foi pour le Christ.

«Aussi n'est ce point du chagrin que j'éprouve, mais une très vive allégresse. Lui n'est point mort, il est passé dans la vie éternelle. La terre ne l'a point recouvert, le ciel l'a reçu. Accueilli par le chœur des confesseurs de la foi et la communauté des ascètes, il est là où brille la lumière véritable, se reposant au sein du bonheur des fatigues et des peines que son corps a supportées dans l'ascèse et la confession de la foi. Aujourd'hui pour moi c'est un jour de fête, de triomphe, de jubilation, et non seulement pour moi, mais pour tous les orthodoxes, car les orthodoxes ont député un protecteur vers Dieu en la personne de ce moderne émule des anciens martyrs. Que l'Eglise exulte! elle possède encore des colonnes. Que la phalange sacrée tressaille! des astres se lèvent de nouveau sur le monde pour illuminer les ténèbres de l'hérésie.

«Oh! père! père! qu'elle a été belle ta carrière! qu'elle est vénérée ta mémoire! qu'il est doux ton souvenir! Tu étais tout radieux, tout souriant. Qui t'a vu et ne t'a pas aimé? qui t'a rencontré et ne s'est pas réjoui? Vivre avec toi était à souhait; ta vertu était pleine d'enseignements.

«Quoi de plus? Souviens-toi de ton troupeau spirituel et de moi aussi qui suis ton fils, quoique le dernier et le plus infime de tous. Tu sais ton amour pour moi, comme moi mon amour pour toi. Elève ta voix en faveur de toute l'Eglise vers le Seigneur et prie pour moi, pauvre misérable, afin que je te rejoigne bientôt en faisant la mort que tu as faite.

«Voilà comment je m'adresse à notre commun père. Quant à vous, je vous en supplie, ne trahissez point la foi. Vivez saintement, puisque toutes deux, quoique à un titre différent, vous appartenez à ce saint, vous, sa femme, et vous, la parente de sa femme. Vivez saintement et parvenez ainsi à jouir de la gloire éternelle avec lui».

Tel est, en son entier, le panégyrique de Théophane par Théodore. Où trouver, dans les biographies, un éloge du saint comparable à cet éloge écrit par un autre saint à la première nouvelle de sa mort et pour des personnes qui lui tenaient de si près? Tombé d'une pareille plume, composé à pareille date, envoyé à pareilles destinataires, il méritait bien d'être cité intégralement. Il le méritait aussi par la manière vraiment merveilleuse dont s'y trouve confirmé le récit que les hagio-

graphes nous ont laissé des dernières années de Théophane. Le lecteur, au surplus, ne regrettera sans doute point d'avoir pu constater par lui-même combien cette lettre et les fragments des lettres précédentes s'appliquent de toute nécessité à l'higoumène de Grand Champ. Doubter de leur application lui était possible avant de les avoir lus, mais point maintenant qu'il les a eus sous les yeux.

Saint Théodore Studite, qui écrivait de la sorte sur la mort de Théophane, était destiné à lui survivre huit ans et huit mois. Rappelé de Smyrne en janvier 821, il vit le patriarche Nicéphore dans son monastère de saint Théodore martyr près de Chrysopolis et s'employa, mais en vain, de concert avec les autres iconophiles à glisser des idées orthodoxes dans l'esprit de Michel II le Bègue. Le port de Crescent, sur le golfe de Nicomédie, lui offrit un asile durant quelques mois, et Constantinople durant les deux longues années où le rebelle Thomas fut maître de la Bithynie. Mais l'higoumène Studite, même à ce moment, ne fut jamais autorisé à réintégrer les murs du Stoudion. Aussi la troisième période de son séjour forcé hors de son monastère se poursuivit-elle sans discontinuer d'avril 815 jusqu'à sa mort. Sa mort survint la douzième année de ce troisième exil ¹⁾, le 11 novembre 826, au cap Acritas où Michel II lui avait permis de se retirer, une fois Thomas vaincu et tué.

XVI.

Théophane et Théodore, si l'on compare la fin de leur vie, ont cela de commun qu'ils furent tous les deux chassés de leur monastère et tous les deux emprisonnés pour la même cause, celle des images. Ils ont cela de commun aussi qu'ils moururent tous deux en exil et qu'ils reçurent tous deux les honneurs de la sépulture dans une île, Théophane à Samothrace et Théodore à Prinkipo. Ils ont cela de commun encore qu'ils finirent tous les deux par revenir après leur mort au milieu de leurs disciples au Grand Champ et à Stoudion.

J'ai dit que Théodore fut enseveli à Prinkipo. Son corps, d'après l'encyclique de Naucrâce ²⁾, reposa au moins quelques jours à l'endroit

1) Ainsi parle le biographe Michel, op. cit., N° 64, p. 321. Où l'on voit que, dans son calcul des exils, M. Tougard, La persécution iconoclaste, p. 6, n'aurait pas dû oublier celui de 797, ni fixer le deuxième de 814 à 821 et le troisième de 824 à 826. D'ailleurs, la date 814 est à remplacer par 815. De même l'année 807, donnée comme point de départ de l'exil subi sous le règne de Nicéphore, doit céder la place à 809.

2) Migne, P. G., XCIX, 1848.

même de son trépas; mais ce fut bien Prinkipo, cette perle de l'archipel des Princes, qui le reçut bientôt pour le garder pendant 18 ans. Sa translation dernière et son entrée au Stoudion eut lieu sous le patriarcat de saint Méthode et la régence de Théodora, le 26 janvier 844 ¹⁾).

Quant au Grand Champ où le Chronographe trouva son tombeau définitif, c'est bien, ainsi que je viens de l'écrire, son monastère sigrianaï.

En 1893, M. B. Mystakidès croyait ce Grand Champ à Samothrace même. Passant par l'île au mois de juillet, il engagea fort un de ses amis insulaires, M. N. Phardès, à l'y rechercher. Celui-ci eut vite fait de découvrir trois points rappelant assez Μέγας Ἀγρός, rappelant assez *Grand Champ*. Il découvrit le Χωράφι, c'est-à-dire le *Champ*; il découvrit les Μεγάλα Καμπιά, c'est-à-dire les *Grands Champs*; il découvrit la plaine τοῦ Μεγάλῃ. Or, non loin de cette plaine dans une église S. Georges, un fragment de marbre gisait, avec une inscription fruste où se déchiffraient cinq ou six mots vagues. Ce fragment n'appartenait-il pas à la pierre tombale de l'illustre higoumène? On le pensa, un peu timidement, il est vrai, mais on le pensa. De là cet article sur «Le tombeau de saint Théophane de Sigriane à Samothrace» ²⁾, qui émotionna si fort et si mal à propos tous les amis du Chronographe.

Le château de cartes ainsi construit croûle de lui-même dès qu'on le met en présence des textes. Lorsque Léon l'Arménien eut disparu, écrivent les hagiographes, le corps de Théophane fut enlevé de Samothrace par ses disciples et déposé, en la fête de Noël ³⁾, à 12 milles de leur monastère ⁴⁾, dans la localité de Hiéreia ⁵⁾, où ils possédaient une propriété avec une église dédiée à saint Procope martyr ⁶⁾. Les reliques, prétend Nicéphore le Blakhernite ⁷⁾, restèrent là un an. C'est à Pâques, dit au contraire un biographe anonyme ⁸⁾, qu'on les transporta au monastère. Exposées à la vénération des fidèles, elles multiplièrent

1) Pour la date de cet événement, donnée différemment en beaucoup de livres, voir Echos d'Orient, IV, 169.

2) Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, XIV, 243.

3) Anonyme B, op. cit., 398.

4) Anonyme C, op. cit., 293; Nicéph. le Blakh., op. cit., 41.

5) Anonyme B, op. et loc. cit.; Nicéph. le Blakh., op. et loc. cit.

6) Anonyme C, op. et loc. cit.; Nicéph. le Blakh., op. cit., 44.

7) Op. et loc. cit.

8) Anonyme B, op. et loc. cit.

les miracles. Elles continuèrent à les multiplier, une fois déposées dans le tombeau que Théophane lui-même s'était préparé au côté droit de l'église de Grand Champ ¹⁾.

Ces précieux restes ne manquèrent pas d'attirer les pèlerins. Un d'entre eux nous est particulièrement connu: c'est l'ermite saint Joannice qui sanctifiait alors cette retraite du mont Olympe où il devait mourir le 3 novembre 846. En relatant cette visite, les deux biographes de l'anachorète désignent le monastère visité avec une remarquable précision: non contents de l'appeler couvent de Sigriane et d'Agros, ils lui donnent aussi le nom du Chronographe ²⁾, et ce nous est une preuve de la grande place que Théophane mort conserva parmi ses enfants.

Disons-nous ici quelles furent les destinées postérieures du couvent sigrianais? Faute de renseignements nous ne pouvons le suivre à travers les âges. Il était du moins prospère et florissant à l'époque où le rédacteur de la vie métaphrastique tenait la plume ³⁾, et les empereurs avaient dès lors pris l'habitude d'y envoyer en disgrâce les fonctionnaires compromis.

Deux lettres du patriarche saint Nicolas ⁴⁾, alors exilé dans les murs de Galacrènes (906—911), nous y montrent l'ex-magistros Ignace revêtu du froc religieux. Une phrase de Constantin Porphyrogénète ⁵⁾ nous apprend que le magistros Léon Katakylas, écrivain de petit mérite, y mena de même la vie monastique sous le règne de Léon le Philosophe. Un mot de Georges Pachymère ⁶⁾ nous révèle que le fameux

1) Ibid. L'anonyme de M. Krumbacher semble dire, ainsi que l'a compris le savant éditeur, p. 379, que le monastère mentionné après Hiércia n'est point Agros et qu'Agros reçut Théophane par le fait d'une translation postérieure à celle de Pâques. Il me semble préférable de comprendre autrement. D'abord, on ne voit pas qu'il soit question ailleurs d'une triple translation. Ensuite, l'anonyme exclut lui-même l'idée de tout monastère étranger: s'il conduit les disciples du saint εἰς τὸ τῆς μονῆς κτημα à Noël et τῆ μονῆ à Pâques, avec l'article déterminé τῆς, τῆ, c'est qu'il entend désigner *leur* couvent à eux, et quel pourrait être *leur* couvent sinon celui d'Agros?

2) Pierre, Vita S. Joannicii, № 37, et Sabas, Vita S. Joannicii, № 30, dans les Acta Sanctorum, novembris II, p. 495 et 360. Une petite distraction a fait écrire en note, p. 406, que le sepulcrum S. Theophanis distabat duodecim stadiorum intervallo a monasterio sigriano. La distance indiquée est celle de Hiércia, mais Théophane ne se trouvait plus à Hiércia lors du pèlerinage de Joannice. En outre, le mot σημεῖον, traduit ici comme dans Goar par *stade*, doit l'être par *mille*.

3) Op. cit., № 12, col. 21.

4) Lettres 126 et 143 dans Migne, P. G., CXI, col. 344 et 369.

5) De Caerimoniis, lib. I, append., Migne, P. G., CXII, col. 845.

6) De Andronico Palaeologo, I, 8, Migne, P. G., CXLIV, col. 31.

Manuel Holobolos, si mal traité par Michel VIII Paléologue, dut se résigner à y vivre en moine sous le nom de Maxime, jusqu'au jour où la mort de ce prince survenue le 11 décembre 1282 vint lui permettre de retourner à Constantinople et d'y poursuivre son œuvre contre Rome et l'union ¹).

J'ai signalé Ignace et Léon Katakylas comme deux personnages distincts. Peut-être faut-il les confondre en un seul. Dans cette hypothèse, laquelle n'a rien que de très hypothétique, Léon serait le nom mondain et Ignace le nom monastique de l'ex-magistros surnommé Katakylas. On sait, en effet, que les Orientaux changent presque toujours de nom en échangeant les livrées du monde pour celles du cloître, et l'on n'ignore pas que la pratique où ils sont de remplacer leur nom primitif par un nom de même initiale ne va pas sans souffrir d'assez nombreuses exceptions. Quoi qu'il en soit, il ne nous déplairait pas de savoir pour quel motif notre μάγιστρος ou nos μάγιστροι devinrent moines au Grand Champ. Les lettres de saint Nicolas à Ignace par leur teneur et la phrase du Porphyrogénète par son ton méprisant me donnent à penser que l'affaire de la tétragamie ne fut peut-être pas étrangère à leur disgrâce. Et alors, quelle ironie dans cette mesure de Léon le Sage envoyant au monastère sigrianais les adversaires de son mariage avec Zoé Carbonopsine, la parente de saint Théophane!

Un intérêt non moins considérable, quoique d'un ordre tout différent, s'attache au cas d'Holobolos. D'après une tradition locale, les ruines voisines de Kourchounlou seraient dues au *pape*. Mg^r. Nicodème de Cyzique, qui a relevé cette tradition, s'est cru le droit d'en conclure à la destruction probable de Grand Champ par les Croisés ²). Mais comment cela? Si Holobolos y traînait son froc en 1282, c'est que le monastère fonctionnait plus de 20 ans encore après la disparition de l'empire latin. Mg^r. de Cyzique s'est donc mépris. Ou bien les ruines de Kourchounlou ne représentent point Grand Champ, et alors l'emplacement de ce dernier est à chercher ailleurs dans les environs; ou bien la tradition populaire est fautive, et alors la destruction de Grand Champ doit être imputée à toute autre cause qu'au vandalisme des Croisés.

Que le couvent sigrianais fût encore debout après le passage des

1) Sur Holobolos on consultera avec fruit l'étude publiée par M. M. Treu dans la *Byzantinische Zeitschrift*, V, p. 538—559.

2) Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου Αἰμιλιανοῦ, p. XXXVI.

Croisés et qu'il jouit même à cette époque d'une certaine prospérité, la preuve en est dans ce fait que l'empereur Michel VIII Paléologue, désireux de procurer quelques moyens de subsistance au patriarche Alexandre d'Alexandrie réfugié dans sa capitale, ne trouva rien de mieux à lui donner que Saint Michel de l'Anaple¹⁾ et Grand Champ²⁾. Alexandre d'Alexandrie fut troublé dans sa possession par son homonyme Alexandre de Constantinople qui occupa le siège oecuménique de 1289 à 1293 et de 1303, à 1311. Ce dernier lui arracha Grand Champ durant son premier patriarcat³⁾. Durant le second, il lui arracha et Saint Michel de l'Anaple et le monastère urbain du Christ Evergète accordé par Andronic II pour remplacer Grand Champ⁴⁾.

Tandis que le pauvre Alexandrin se voyait ainsi dépouillé, Cyzique et ses environs gémissaient en proie à tous les malheurs de la guerre. Les Turcs approchaient, et les mercenaires envoyés pour leur tenir tête ajoutaient à la désolation du pays. Serait-ce à ce moment-là, aux premiers mois de 1303, que le corps des Alains ou les troupes catalanes du vaillant Roger ruinèrent Grand Champ? La chose est possible, mais rien de plus⁵⁾. En tout cas, les aventuriers que les empereurs byzantins prenaient alors à leur solde n'ont rien de commun, il s'en faut, avec le pape de Rome et leurs méfaits ne sont pas imputables à ceux que Mg^r. Nicodème voudrait en charger.

XVII.

Si nous regrettons que le monastère de Théophane nous dérobe son histoire, nous avons à regretter aussi que la femme de Théophane nous cache la plus grande partie de sa vie. Les biographes se contentent presque tous de dire que l'existence de Mégalo dans le cloître fut, comme d'ailleurs dans le monde, celle d'une sainte. Syméon Méta-phraste plus explicite déclare qu'elle jouit du don des miracles et il ajoute: *Une partie de ses hauts faits se lit dans l'ouvrage que le patri-*

1) Sur le monastère St. Michel de l'Anaple voir mon article «Anaple et Sosthène» dans *Izvestiia rousskago arkheologiticheskago Institutouta v Konstantinopolié*, III (1898), p. 60—97.

2) G. Pachymère, *De Andronico Palaeologo*, III, 5, Migne, P. G., CXLIV, 224.

3) *Ibid.*

4) G. Pachymère, *op. cit.*, III, 5, col. 224 et VII, 8, col. 636.

5) Cf. G. Schlumberger, *Expédition des Almugavares ou routiers catalans en Orient de l'an 1302 à l'an 1311*. Paris, 1902.

*arche Méthode a composé sur elle et sur Théophane*¹⁾. Il s'agit ici, très probablement, de cette biographie du Chronographe, précieuse à tous égards, dont un codex mutilé de la Bibliothèque synodale de Moscou renferme une petite moitié. De cette biographie découle, au sentiment si autorisé de M. Krumbacher²⁾, presque tout ce que nous possédons sur le fondateur de Grand Champ. Puisse bientôt l'œuvre de saint Méthode se retrouver complète en quelque autre manuscrit et ne pas rester inédite! En attendant, nos renseignements sur la pieuse vierge se réduisent à trois ou quatre mots dispersés de ci et de là.

Mégalo, en prenant le voile et le nom d'Irène, s'enferme à Prinkipo³⁾, île principale de ce gracieux archipel des Princes que la Propontide laisse émerger en face de Constantinople⁴⁾. Fiancée à 8 ans⁵⁾, mariée à 16, elle terminait à peine alors sa 19^e année. Théophane la conduisit lui-même au couvent. Là, sur le seuil du cloître, en se quittant, les deux jeunes époux convinrent de ne plus se revoir qu'au ciel. Et de fait leur adieu fut bien pour ici-bas un éternel adieu: ils ne se revirent plus sur la terre. Quand le premier des deux mourut, quelque 37 ans s'étaient écoulés depuis leur séparation, et ils avaient toujours vécu l'un et l'autre sur cette petite mer de la Propontide si facile à franchir!

Irène resta toute sa vie à Prinkipo. Syméon Métaphraste affirme bien qu'elle habita l'île de Kalonymos⁶⁾; mais c'est là, si je ne me trompe, le résultat d'une confusion. Le Métaphraste qui ne signale point le séjour de Théophane dans cette même île de Kalonymos où les autres biographes le font vivre six ans, le Métaphraste a dû mettre sur le compte de la femme ce qui revenait au mari. Dans tous les cas, un auteur plus digne de foi le contredit absolument. Irène, écrit cet hagiographe⁷⁾, demeura au monastère de Prinkipo jusqu'à sa mort.

Théodore Studite fut prisonnier durant de longs mois près de ce couvent. C'est, en effet, l'archipel des Princes⁸⁾ qui fournit une géole

1) Op. cit., n. 11, col. 21.

2) Eine neue Vita des Theophanes Confessor, p. 383.

3) Anonyme B, op. cit., p. 392; Nicéph. le Blakh., op. cit., p. 28.

4) Pour plus de détails sur cet archipel, voir G. Schlumberger, Les îles des Princes.

5) Anonyme B, op. cit., p. 390.

6) Op. et loc. cit.

7) Anonyme C, op. cit., p. 291.

8) Michel, op. cit., n. 27, col. 269; Ps.-Michel, op. cit., n. 48, col. 160.

aux Studites en janvier 809. Théodore fut incarcéré à Khalki¹⁾, son oncle Platon à Oxia²⁾, son frère Joseph dans un des autres îlots³⁾. Toutefois, bien que Khalki et Prinkipo se touchent, on peut supposer sans crainte, étant donné les circonstances, que Théodore n'entretint pas beaucoup de relations avec Irène à ce moment-là. Ces deux âmes eurent-elles des relations plus étroites en temps de paix? Si le peu de distance qui sépare Constantinople de Prinkipo permet de le croire, aucun texte n'est là pour nous en assurer.

Il nous est, par contre, resté des preuves des relations épistolaires entretenues entre l'higoumène et la vierge quelques années plus tard. Durant la période iconoclaste, en effet, le supérieur de Stoudion, alors dans l'exil, parut à Irène et à sa parente Marie, religieuse sous le même toit, l'homme le plus à même de leur donner de sages conseils. Elles s'adressèrent à lui par lettre. En leur répondant⁴⁾, Théodore les félicita bien haut de n'avoir point communiqué avec l'hérésie et il leur traça, selon le désir exprimé, la meilleure ligne de conduite à suivre.

Cette lettre appartient, je crois, à l'année 817. Peu de mois après, Théophane rendait le dernier soupir, sa veuve en informait le Studite, et celui-ci répondait par le panégyrique dont j'ai déjà donné plus haut la traduction.

On ignore le nombre d'années qu'Irène et Marie survécurent au Chronographe. En 821, durant les grandes chaleurs⁵⁾, chassé du port de Crescent par la révolte de Thomas⁶⁾ et la marche en avant de ses bataillons plus ou moins barbares⁷⁾, Théodore Studite débarquait à Prinkipo. Là, il eut un entretien avec des religieuses, mais un entretien rapide, car il avait hâte de se trouver auprès de son frère malade. Saint Joseph vu, l'higoumène reporta sa pensée sur les religieuses et

1) S. Théod. Stud., Iambi 98—101, col. 1804 et 1809. Ces quatre épigrammes de Théodore sur sa prison de Khalki indiquent assez quelle est celle des îles qui lui fut assignée en 809, car, en dehors de cette époque, le Studite ne fut jamais emprisonné dans l'archipel.

2) S. Théod. Stud., Laud. S. Platonis, n. 69, col. 841; Echos d'Orient, IV, p. 169.

3) S. Théod. Stud., op. cit., n. 37 et 39, col. 840 et 841; Michel, op. cit., n. 27, col. 269; Ps.-Michel, op. cit., n. 48, col. 160.

4) Lettre S. II, 19, col. 1176.

5) Lettre S. II, 127, col. 1412.

6) Michel, op. cit., n^{os} 59 et 61, col. 316 et 317; Ps.-Michel, op. cit., n^{os} 116 et 119, col. 220 et 221.

7) Beaucoup de partisans de Thomas avaient été recrutés en Syrie, Léon le Grammairien, Chronographia, Migne, P. G., CVIII, 1044. D'où le nom d'Arabes que leur donne le Studite dans sa lettre S. II, 127, col. 1412, laquelle n'a rien à voir, bien que M. Tougard, Parva catechesis, p. XV, l'ait cru, avec les événements de 798 ou 799.

leur envoya sans retard par écrit ce qu'il n'avait pu leur dire de vive voix. Sa lettre nous est parvenue¹⁾. Fut-elle adressée au couvent d'Irène? Si oui, il semblerait que les deux parentes de Théophane avaient dès lors cessé de vivre, car elles n'y sont l'objet d'aucune allusion. Mais ces correspondantes de 821 sont appelées *καλονικαί*, nullement *μονάζουσαι* comme celles de 817 ou de 818, et cette différence indiquerait plutôt, peut-être, que nous avons affaire à un autre couvent.

Ne quittons pas la femme de Théophane sans ajouter une petite remarque. En 781, à son entrée dans le cloître, Mégalo prit le nom d'Irène, nom monastique très répandu, d'autant plus en vogue à ce moment qu'il était celui de l'impératrice régnante. Ce changement nous est affirmé en termes formels par trois des biographes de Théophane²⁾. Je croirais volontiers cependant que le nom mondain ne disparut pas tout à fait devant le nom religieux. C'est Mégalo, en effet, et non point Irène, qui se lit dans l'en-tête de la lettre que le Studite écrivit à la pieuse vierge sur la mort de son mari. Ce détail, si l'en-tête était de Théodore même, renfermerait une indication. Il prouverait que l'igoumène de Stoudion et la vierge de Prinkipo étaient de vieilles connaissances, que leurs familles étaient unies, qu'ils s'étaient liés à Constantinople avant 781. Mais jusqu'où Théodore entre-t-il pour quelque chose dans la rédaction des rubriques inscrites au haut de ses missives? On ne saurait le dire exactement, et cette incertitude nous empêche de tirer la moindre conclusion positive.

XVIII.

La question de double nom se présente aussi pour Théophane. Elle a été traitée, mais fort mal, par Daniel Papebroch³⁾, et l'on s'étonne que le R. P. J. Van den Gheyn ne craigne pas de renvoyer encore pour ce point à son illustre devancier⁴⁾. Que, simultanément ou successivement, notre saint se fût appelé Théophane et Isaac, cela répugnait beaucoup au grand bollandiste. Pour lui, comme semblait le dire un manuscrit fautif, Théophane était plutôt un *Isaurien* qu'un *Isaac*. Du moins, devait-on s'en tenir à *Théophane, fils d'Isaac*. Mais, depuis, de

1) Lettre, S. II, 125, col. 1405.

2) Anonymes A, B, C, op. cit., p. 49, 392, 291.

3) Acta Sanctorum, martii II, 210.

4) Acta Sanctorum, novembris II, 406.

nouveaux documents sont venus témoigner contre cette manière de voir. Nommé Théophane à sa naissance, le futur Chronographe fut surnommé Isaac à la mort de son père par la volonté expresse de Léon fils de Constantin Copronyme¹⁾. Tant qu'il resta dans le monde, nous dit le manuscrit de Moscou²⁾, il ne répondit guère qu'au nom d'Isaac. C'est dans le cloître seulement que le nom de Théophane reprit le dessus. Et encore ne le reprit-il jamais jusqu'au point de faire complètement oublier son rival. Le mot Isaac figure après le mot Théophane en tête de la «Chronographie». Il figure aussi au même rang en tête de l'«enkomion» écrit par Nicéphore, skévophylax des Blakhernes. Qui plus est, le moine Pierre, premier biographe de saint Joannice, ne connaît le fondateur de Grand Champ que sous le nom d'Isaac³⁾.

La postérité toutefois n'a point suivi cet hagiographe. Après un premier moment d'hésitation, elle a généralement feint, comme Théodore Studite, d'ignorer le surnom paternel imposé par Léon. Aujourd'hui qui parlerait d'un saint Isaac du IX^e siècle resterait incompris; qui parle au contraire d'un saint Théophane n'étonne pas. Mais dire *saint Théophane* tout court serait insuffisant. Comme cette époque nous présente deux homonymes également illustres, il faut distinguer entre Théophane le Mégalagrite et Théophane Graptos⁴⁾, entre l'higoumène de Grand Champ et le métropolitte de Nicée, entre le Chronographe et le Mélode⁵⁾.

Quand il s'agit de notre saint, Théophane de Grand Champ est l'appellation la plus ordinaire aux documents byzantins. Ainsi le désignent d'un commun accord hagiographes et chroniqueurs. Hagiographes et chroniqueurs l'appellent aussi Théophane de Sigriane. De même les livres liturgiques. Dans ces derniers, pour avoir *confessé* la vraie foi contre l'hérésie, notre higoumène apparaît avec le litre officiel d'*homologète*. Mais ce titre n'est pas assez distinctif, car Théophane de Nicée le porte aussi, et voilà pourquoi l'on doit éviter de l'employer si l'on ne veut prêter à confusion⁶⁾.

1) Anonyme B, op. cit., p. 390.

2) K Krumbacher, Eine neue Vita des Theophanes Confessor, p. 374.

3) Acta Sanctorum, novembris II, 405.

4) Sur saint Théophane Graptos voir l'article du P. S. Vailhé, Saint Michel le Syncelle et les deux frères Grapti, dans l'Orient Chrétien, t. VI, p. 313—332 et 610—642.

5) Ne confondez pas le mélode Théophane de Nicée avec le mélode Théophane le Sicilien.

6) L'erreur de M. A. Rambaud signalée au début de cet article n'a point d'autre cause. Constantin Porphyrogénète, p. 55, note 5.

La fête de l'higoumène sigrianais se commémore dans l'Eglise grecque le jour anniversaire de sa mort, le 12 mars. Elle n'offre rien de particulièrement remarquable, pas plus d'ailleurs que celle de saint Théodore Studite ou de tout autre iconophile. Car, il faut bien le reconnaître, ces grands lutteurs n'ont jamais joui d'un culte exceptionnel dans tout l'ensemble du monde ecclésiastique byzantin. Les principaux d'entre eux ne manquèrent cependant pas d'obtenir une certaine célébrité.

De cette célébrité, je tiens, en ce qui regarde Théophane, à citer comme preuve que les faussaires écrivant sur l'iconoclasme ont volontiers parlé de lui dans leurs ouvrages. Une lettre soi-disant adressée par le concile de 787 à l'Eglise d'Alexandrie¹⁾ fait crier: «Eternelle la mémoire de Théophane, higoumène de Grand Champ»! Un récit relatif à la prétendue absolution de Théophile inscrit Théophane, higoumène de Grand Champ, parmi ceux que les instances de l'impératrice Théodora amenèrent à intercéder en faveur de son mari²⁾. Et rien n'atteste mieux, on le sait, le grand renom d'un personnage que sa mention dans les écrits de ce genre.

Ce qui atteste aussi le grand renom de Théophane, c'est que les adversaires de Photius furent tout heureux de citer une prophétie de lui relative au patriarcat de saint Ignace. Un jour que celui-ci, tout jeune encore, était venu à Sigriane, le saint higoumène étendant la main droite sur lui déclara bénir en sa personne un futur pasteur de Constantinople³⁾.

Ajouterai-je que les mélodes se sont essayés à chanter notre homologue? Au jour de sa fête, les Ménéés donnent un canon⁴⁾ dont l'acrostiche accuse pour auteur un Théophane, je dirais, après beaucoup d'autres, Théophane Graptos, si je ne craignais d'attribuer à

1) Montfaucon, *Bibliotheca coisliniana*, p. 100.

2) W. Regel, *Analecta byzantino-russica*, p. 31. M. W. Regel pour avoir édité ce texte, et M. A. Papadopoulos-Kérameus, pour l'avoir cité dans son *Σχέδιον περὶ τῶν λειτουργικῶν μνησίων*, *Vizantiiski Vremennik*, I, p. 342, ont été accusés par M. T. Evangélidès, op. cit., p. 234, de faire vivre saint Théophane le Chronographe jusque sous le patriarche Méthode. L'accusation porte à faux. On peut éditer et citer un écrit sans adopter toutes ses affirmations et sans prendre sur soi tous ses anachronismes. D'ailleurs, s'il avait jeté un simple coup d'œil à l'*index nominum et rerum* M. T. Evangélidès aurait vu, non pas une fois mais deux, que l'auteur des *Analecta byzantino-russica* fait bel et bien mourir Théophane aux environs de 818.

3) Nicétas, *Vita S. Ignatii*, Migne, P. G., CV, 500.

4) Ménéés, 12 mars, Migne, P. G., CVIII, 45—53.

celui-ci une œuvre si faible et si vague. Il faut rapprocher de ce canon les deux pièces publiées par M. K. Krumbacher¹⁾, la première avec l'acrostiche "Ἐπος ᾿Υ, la seconde avec l'acrostiche "Αιδω.

XIX.

Voilà les quelques notes qu'il m'a paru bon de réunir sur Théophane de Grand Champ.

Théophane est un saint: il a pratiqué des vertus dont ses vies nous parlent à plusieurs reprises. Théophane est un thaumaturge: il a accompli des miracles dont quelques-uns nous sont racontés par les hagiographes. Théophane est un chroniqueur: il a composé une œuvre sur laquelle, surtout à notre époque, les critiques ont multiplié leurs observations et leurs recherches. Présenter le saint, le thaumaturge et le chroniqueur eût été facile. A traduire les passages qui parlent de ses vertus, on aurait allongé le présent mémoire de plusieurs paragraphes. A reproduire le récit de ses miracles, on aurait trouvé la matière de plusieurs pages compactes. A résumer les travaux de la critique moderne sur la Chronographie, on aurait composé tout un volume. Mais pourquoi s'attarder à des questions qui n'offrent aucune difficulté, comme celles relatives aux vertus et aux miracles, ou qui se trouvent traitées ailleurs, comme celles relatives à la Chronographie?

Ne visant point à donner une vie complète et régulière de Théophane, il m'a semblé préférable de m'arrêter aux seuls points d'histoire, de chronologie, de géographie et de philologie susceptibles de provoquer un doute ou de soulever une discussion. Peut-être me suis-je trop appesanti sur certains détails, sur le sens monastique du mot ἀνάδοχος, par exemple. Du moins, ai-je tâché de tenir la promesse contenue dans mon titre. Tout en plaçant la vie de Théophane dans son cadre général, j'ai surtout veillé à mettre en lumière ses rapports avec saint Théodore de Stoudion et à exploiter les renseignements fournis sur l'higoumène sigrianais par l'higoumène studite.

Ai-je besoin d'ajouter, en terminant, que tous les résultats acquis au cours de ce petit article n'ont point la même valeur? Les uns, si je ne m'abuse, sont définitifs; les autres, pour être acceptés comme tels ou rejetés, devront subir, dès que la chose sera possible, une sé-

1) Ein Dithyrambus auf Theophanes, p. 618—621.

vère confrontation avec la biographie de saint Théophane composée par le patriarche Méthode. S'il y a concordance entre les affirmations de cette biographie et les déductions péniblement tirées ici de documents incomplets, je m'en réjouirai. Dans le cas contraire, je serai le premier à tout sacrifier pour accepter la vérité historique mieux établie, le premier, par exemple, à faire mourir Théophane en 817, s'il le faut, au lieu de 818.

Constantinople.

J. Pargoire,

des Augustins de l'Assomption.